

NOVEMBRE 1996

LE COURRIER DE L'UNESCO

LE MARCHÉ À TRAVERS LES ÂGES



L'INVITÉ DU MOIS: **HERVÉ TÉLÉMAQUE**
PATRIMOINE: **ÉGLISES BAROQUES DES PHILIPPINES**
ENVIRONNEMENT: **LE PARC DES VOLCANS DE HAWAII**

M 1205 - 9611 - 22,00 F



BELGIQUE: 160 FB. CANADA: 5,75 \$. CÔTE D'IVOIRE: 1540 CFA. CAMEROUN: 1760 CFA. GABON: 1760 CFA. MAROC: 35 DH.
LUXEMBOURG: 158 FLUX. SUISSE: 6,90 FS. PORTUGAL (CONT.): 700 ESC.



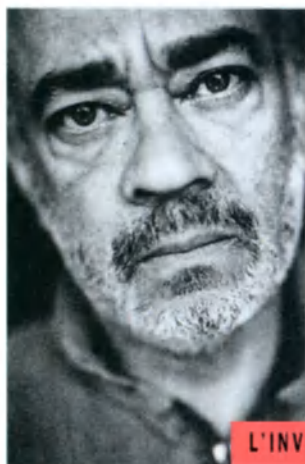
Ça change du prêt-à-penser.

On a pu constater que des neurones trop longtemps enfermés dans la pensée hexagonale finissaient par perdre de leur vigueur. Il est donc vivement conseillé de leur faire prendre l'air du large chaque semaine. Correspondant de plus de 600

**FORMULE
ENRICHIE, 18 FR.**

quotidiens et magazines dont les 50 meilleurs journaux du monde, *Courrier International* exerce une action extrêmement vivifiante sur le cerveau, en l'ouvrant à des informations, des points de vue, qu'on ne trouve pas ailleurs.


Courrier
INTERNATIONAL



© David Harari, Paris

L'INVITÉ DU MOIS

Pour le peintre **Hervé Télémaque**, d'origine haïtienne, l'art est plus que jamais nécessaire dans le monde d'aujourd'hui. **4**

Eglises baroques (Philippines). Par leur style composite et leur monumentalité, un des fleurons du baroque (p. 44).



J. L. Alvarez © Incafo, Madrid

LE MARCHÉ



P. Chaine © Michèle de la Pradelle - Bibliothèque Ingumbert, Carpentras

À TRAVERS LES ÂGES

Au fil des mois par Bahgat Elnadi et Adel Rifaat **8**

D'où vient le marché? par Alain Caillé **10**

LES AZTÈQUES **Splendeurs et misères de Tlatelolco**
par María Rebeca Yoma Medina et Luís Alberto Martos López **14**

VENISE **Le Rialto, cœur de la cité** par Donatella Calabi **17**

BRÉSIL **Un marché contrôlé** par Marie-France Garcia-Parpet **19**

AFRIQUE **Un pôle transfrontalier** par Alix Servais Afouda **22**

CARPENTRAS **Une communauté éphémère** par Michèle de la Pradelle **24**

RUSSIE **Le choc des réformes** par Iouri Levada **26**

JAPON **Un capitalisme de sociétés** par Hiroshi Okumura **29**

La mondialisation des marchés par Marie-France Baud **33**

La bourse, un marché des valeurs par Emmanuel Vaillant **36**

Dossier **37**

Consultants: Emmanuel Vaillant et Emmanuelle Lallement

La chronique de Federico Mayor **38**

ESPACE VERT **40**

Le Parc des volcans de Hawaii par France Bequette

PATRIMOINE **44**

Églises baroques des Philippines par Augusto Fabella Villalón

NOTES DE MUSIQUE

La voix secrète de Frederic Mompou par Isabelle Leymarie **47**

ANNIVERSAIRE

Jean Piaget, penseur hors du commun par Richard Schumaker **48**

C'était dans **Le Courrier de l'Unesco** en novembre 1980

Les règles du jeu par Jean Piaget **49**

Notre couverture: *Scène de marché au Mexique (1987)*. La signature de cette peinture est malheureusement indéchiffrable. Peut-être un de nos lecteurs nous aidera-t-il à réparer cette lacune...

© Thierry Nectoux, Paris

Hervé Télémaque

L'art sert à raconter
notre passage sur terre

Prenant comme fil conducteur sa propre vie, les œuvres d'Hervé Télémaque mêlent aussi bien la peinture que les papiers collés, les objets récupérés, ou inventés, que les graffiti. A travers ces diverses associations, le peintre vise à redonner à l'image et au mot une «énergie nouvelle». Interrogé par Juliette Boussand, il précise son parcours et le sens qu'il attache à la peinture.

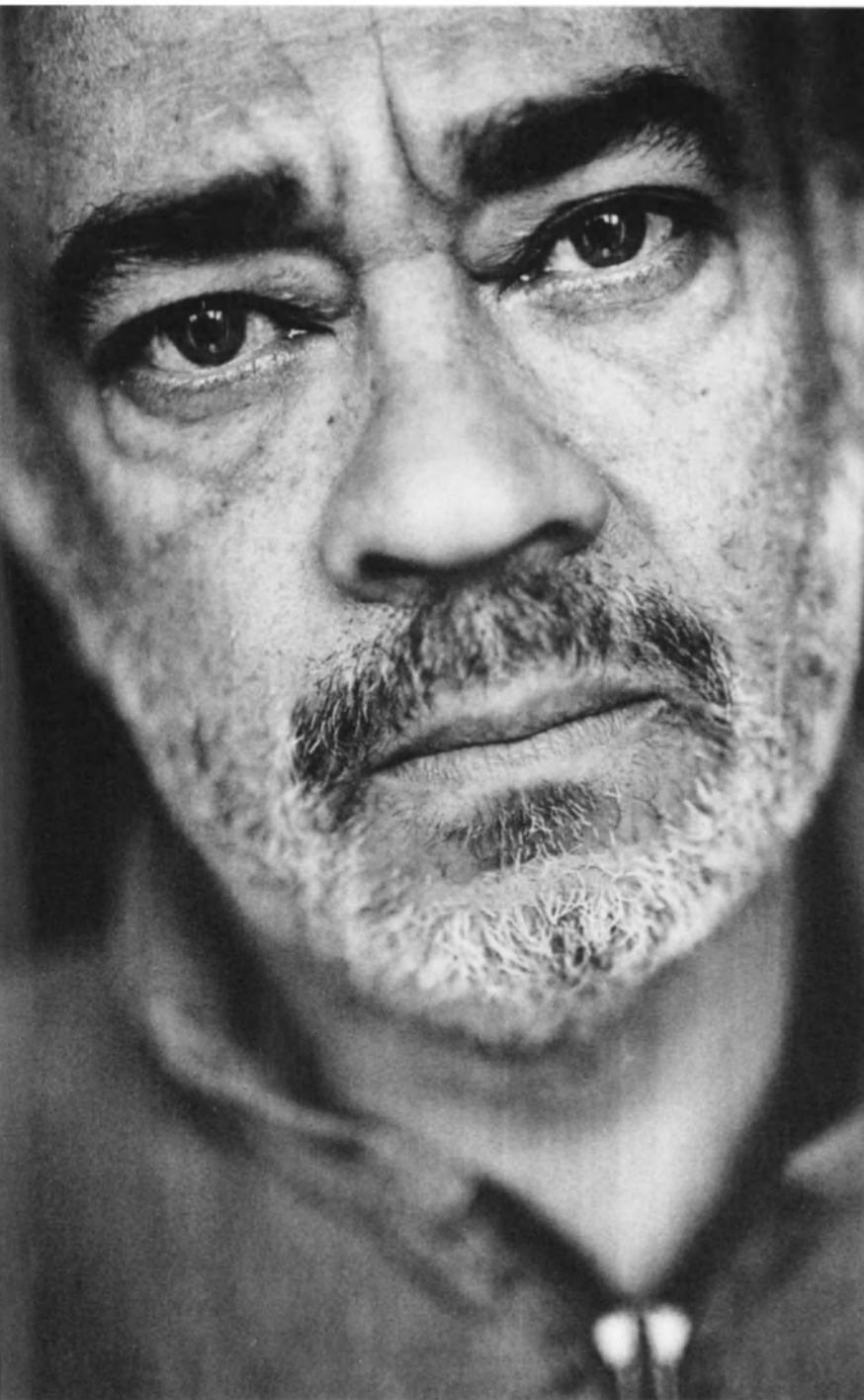


Grâce à Dieu (1994), bois et marc de café
(127 x 83 cm)
d'Hervé Télémaque.

© K. Ignatiadis, ADAGP 1996. Galerie Louis Carré, Paris

■ Vous êtes installé en France depuis trente-cinq ans, mais vos œuvres reflètent de plus en plus vos racines et votre culture haïtiennes...

Hervé Télémaque: J'ai quitté Port-au-Prince en 1957, lors de l'accession au pouvoir de François Duvalier, pour aller étudier la peinture à New York, à l'Art Student's League. J'ai passé trois ans seulement aux États-Unis, mais je suis, en un sens, américain par le simple fait d'être né dans le bassin caraïbe, qui est proche de l'Amérique et dominé par ses modèles. A New York, cependant, j'ai fini par craindre pour mon identité. C'est d'ailleurs en partie pour ces raisons de recherche d'identité que je suis venu m'installer en France, en 1961. J'avais le désir de me retrouver. Et puis à New York l'expressionnisme abstrait, à bout de souffle, s'enfermait dans un académisme qui ne m'intéressait pas. C'était juste avant le renouveau suscité par le courant du pop art. Par ailleurs, la France fait partie intégrante



© David Harari, Paris

de la culture haïtienne, de ses fantasmes, de son rapport avec la langue. Haïti étant de langue française, retourner en Europe, c'était aller vers mes valeurs de formation.

■ Dans quelle mesure les surréalistes ont-ils nourri votre œuvre?

H.T.: Les surréalistes m'ont indiqué des valeurs qui régissent encore mon énergie créatrice. Ma relation à l'art passe par l'expérience psychanalytique. Je suis resté très proche des valeurs plastiques incarnées par Arshile Gorky, Giorgio de Chirico, René Magritte, Marcel Duchamp.

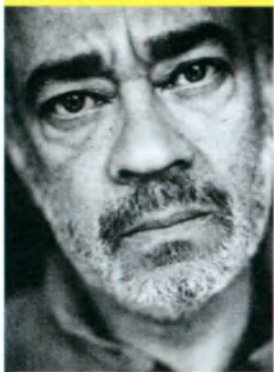
Les surréalistes m'ont appris que l'art pouvait être un moyen d'appréhender le monde et soi-même. Cette connaissance de soi débouchant naturellement sur toutes les problématiques morales: les rapports entre les hommes, l'amour, l'organisation sociale. Une des leçons du surréalisme qui n'a cessé de m'accompagner, c'est que le visible n'est pas seulement une source de plaisir esthétique, mais qu'il prend toute sa force quand il signifie un certain vécu et une perception ambitieuse de l'existence. L'art sert à raconter notre passage sur terre.

■ Le rapport au langage est très présent dans tout ce que vous faites.

H.T.: J'aime beaucoup la poésie haïtienne, celle de Jacques Roumain, de Carl Brouard, qui cherchent une identité noire. La poésie haïtienne a véhiculé très tôt, en prise avec l'histoire de la colonisation à Saint-Domingue, l'esclavage et la révolution haïtienne de 1804, les concepts de négritude et de revalorisation, concepts que, par la suite, Aimé Césaire a portés à leur incandescence dans son grand poème, *Cahier d'un retour au pays natal*. Sinon, je suis resté fidèle à mes goûts de jeunesse: Rimbaud, Saint-John Perse, André Breton. J'aime bien citer cette phrase de Saint-John Perse, prononcée lorsqu'il reçut le prix Nobel de littérature en 1960: «Car si la poésie n'est pas, comme on l'a dit, "le réel absolu", elle en est bien la plus proche convoitise et la plus proche appréhension, à cette limite extrême de complicité où le réel dans le poème semble s'informer lui-même.»

■ Comment travaillez-vous?

H.T.: Mon travail, on pourrait le décomposer en trois temps. Il y a tout d'abord un jeu avec le langage, puis — c'est le deuxième temps — une sorte de flash, une idée proprement plastique vient nourrir ce jeu. Le troisième temps, c'est le montage: la technique ne relève en fait que de cette dernière phase, qui reste secondaire par rapport à la fraîcheur de l'idée de départ et au jeu spéculatif avec le langage. Mes grands dessins au fusain, plus lyriques et d'une grande unité stylistique, servent l'idée plastique en tentant de cerner le plus simplement possible un fantasme, un souvenir ou un désir. Les objets y deviennent des blasons, des totems, des emblèmes. Ma technique? Je travaille avec des matériaux simples: le bois, la



Hervé Télémaque

© David Harall, Paris

colle, les vis. J'utilise le serre-joint. J'exalte les outils élémentaires comme la scie, qui remplace parfois le crayon, ou encore la ponceuse.

Prenons l'exemple des dessins au fusain et des objets qui ont été présentés lors de l'exposition que j'ai faite en 1994, *Fusain et marc de café, Deuil: le dessin, l'objet*. Pour les objets, j'ai utilisé comme médium ce pigment naturel qu'est le marc de café, mais sur un mode ironique. Les fusains, de tonalité sombre, évoquent la nuit alors que le café pourrait symboliser le passage entre le sombre et le clair, la nuit et l'aube — c'est, en même temps, une denrée exotique, coloniale, qui a fait le bonheur des populations blanches.

■ Et la couleur?

H.T.: J'utilise la couleur comme un signal. En 1986, lorsque la domination des Duvalier a pris fin, les Haïtiens ont fait un usage symbolique du rouge et du bleu, les couleurs du drapeau national. Toute l'île avait été badigeonnée de rouge et de bleu, dans un mouvement populaire naïf et expressif. C'était une explosion symbolique de la libération de trente années de dictature. J'avais été extrêmement ému du désarroi de mon petit peuple auquel il ne restait plus que ce signe, ce marquage élémentaire de rouge et de bleu, comme preuve de son existence. J'ai ramené ma palette à ces deux éléments, à ce signal minimal d'identité.

■ D'une attitude plutôt intellectuelle, vous évoluez vers des valeurs plus simples...

H.T.: Peut-être qu'en vieillissant on devient plus simple! Si j'ai pu abuser par le passé des jeux avec le langage pour composer mes œuvres, j'ai maintenant gagné en assurance. Tout art ne tend-il pas à la simplicité et à l'anonymat? Les peintres sont des bricoleurs d'objets et d'idées, des manieurs de signes, des intuitifs. On fait trop souvent la confusion entre artiste et intellectuel. L'artiste, je crois, doit être à l'écoute de lui-même en évitant de se censurer, pour laisser s'exprimer sa pulsion créatrice. Je n'élabore jamais de programme artistique. Le meilleur d'un artiste le traverse, au fond, sans qu'il suive un projet trop articulé. Je crois qu'il est bon aussi de permettre la remontée des souvenirs. Un exemple? C'est en voyant dans une revue la photo d'une femme dans un bidonville sud-



africain de Soweto que m'est revenue l'image des jambes lourdes de ma vieille nourrice, Christiane. Il n'y avait aucune relation directe entre les deux, mais c'était l'occasion permettant la remontée du souvenir. Je pense qu'il n'y a pas de mensonge en art.

■ Comment vous situez-vous en tant qu'artiste dans la société et la culture actuelles?

H.T.: Les arts plastiques sont en crise, me semble-t-il, et c'est bien de revenir à des choses simples, élémentaires. Le goût du dessin caractérise mon travail actuel. Dessiner sur une feuille de papier, c'est plus simple que de peindre. Du dessin je passe d'un bond aux objets, où l'on retrouve la couleur. Car je suis peintre avant tout. Peintre assembleur si l'on veut. Je considère la peinture comme le point le plus avancé des arts plastiques, le lieu des plus grandes complexités. Les arts me paraissent un véhicule naturel pour une meilleure



Marc French © Panos Pictures, Londres

Tailleur dans un quartier de Port-au-Prince (Haïti).

compréhension entre les cultures. Regardez, nous sommes tous, sans le savoir, imbibés de jazz. L'apport noir qui s'est fait par la musique est important; la compréhension de la nature nègre passe par la musique. Nous voyageons tous, nous passons tous sans cesse d'un lieu à un autre... Mais je suis inquiet devant le bulldozer de la télévision mondiale qui diffuse les mêmes séries sur toute la planète. J'ai le sentiment qu'on traverse une période de schizophrénie. Il est plus que jamais nécessaire d'être à l'écoute de l'homme originel, d'être attentif à ses propres rêves. Et je pense encore à Saint-John Perse, qui nous conjurait de ne pas oublier l'homme d'argile.

■ **L'art est-il encore perçu comme une nécessité?**

H.T.: Bien sûr! Mais il faut redéfinir le sens de la culture. Prenez la société américaine: dans une société aussi matérialiste, on pouvait penser faire l'économie de l'art. Or voyez tous ces

grands artistes américains! Ils prouvent qu'il y a un besoin de l'art, que l'art est utile — sinon il n'existerait pas. Les musées et la fréquentation qu'ils connaissent le confirment amplement...

■ **Y aurait-il à l'origine de l'art contemporain un art plus ancien?**

H.T.: L'intérêt général porté aux arts du passé a surgi au début de ce siècle avec le poète Guillaume Apollinaire. Personnellement, c'est pendant un voyage en Egypte que j'ai trouvé une sorte de fondement à l'art moderne. J'ai vu dans l'art des anciens Egyptiens une justification de certaines grandes options: clarté stylistique, frontalité, relation au langage. Avec les hiéroglyphes, on est passé d'une image peinte à un signe écrit, ce qui est très moderne: nous sommes encore dans cette problématique du passage de l'écriture au visuel. C'est là que j'ai trouvé une respiration qui annonce probablement tout l'Occident. En mieux. C'est à mon sens d'un raffinement extrême et aussi d'une grande complexité dans le discours. Je suis fasciné, malgré cette complexité, par la simplicité de lecture de cet art, par ce côté essentiel, sans aucune trace de dérive naturaliste. Je m'en tiens bien sûr à des considérations d'ordre plastique, n'étant pas à même de déchiffrer toute la cosmogonie égyptienne. L'art égyptien antique, par le raffinement du dessin et du volume, s'oppose, par exemple, à la simplicité de la sculpture océanienne, qui n'en est pas moins un des sommets de l'art mondial. Avec les Egyptiens, on est dans une véritable construction du monde, alors qu'en Nouvelle-Guinée, on est à l'écoute de l'homme originel, plus près de la terre et des dieux.

■ **L'enseignement artistique actuel parvient-il à sensibiliser davantage les élèves à l'art d'aujourd'hui?**

H.T.: Contrairement aux idées reçues, l'art moderne, même abstrait, me semble d'un abord plus facile que le grand art de la Renaissance, par exemple, qui implique souvent une connaissance des grands mythes et de la religion. Je crois que l'art moderne est un miroir plus direct, propice à un va-et-vient entre l'œuvre et le public. Il est bien souvent un questionnement sur les apparences qui recourt volontiers à l'ironie. Peut-être pour mieux traduire les complexités de notre temps? ■

DIRECTEUR
Bahgat Elnadi
RÉDACTEUR EN CHEF
Adel Rifaat

RÉDACTION AU SIÈGE

Secrétaire de rédaction: Gillian Whitcomb
Français: Alain Lévêque
Anglais: Roy Malkin
Espagnol: Araceli Ortiz de Urbina
Rubriques: Jasmina Sopova
Unité artistique, fabrication: Georges Servat
Illustration: Ariane Bailey (01.45.68.46.90)
Documentation: José Banaag (01.45.68.46.85)
Relations éditions hors Siège et presse:
Solange Belin (01.45.68.46.87)
Secrétariat de direction: Annie Brachet
(01.45.68.47.15)
Assistante administrative: Theresa Pinck
Editions en braille (français, anglais, espagnol et
coréen): (01.45.68.47.14)

ÉDITIONS HORS SIÈGE

Russe: Irina Outkina (Moscou)
Allemand: Dominique Anderes (Berne)
Arabe: Fawzi Abdel Zaher (Le Caire)
Italien: Anna Chiara Bottoni (Florence)
Hindi: Ganga Prasad Vimal (Delhi)
Tamoul: M. Mohammed Mustapha (Madras)
Persan: Akbar Zargar (Téhéran)
Néerlandais: Claude Montrieux (Anvers)
Portugais: Alzira Alves de Abreu (Rio de Janeiro)
Oourdou: Mirza Muhammad Mushir (Islamabad)
Catalan: Joan Carreras i Martí (Barcelone)
Malais: Sidin Ahmad Ishak (Kuala Lumpur)
Coréen: Kang Woo-hyon (Séoul)
Kiswahili: Leonard J. Shuma (Dar es Salaam)
Slovène: Aleksandra Kornhauser (Ljubljana)
Chinois: Shen Guofen (Beijing)
Bulgare: Dragomir Petrov (Sofia)
Grec: Sophie Costopoulos (Athènes)
Cinghalais: Neville Piyadigama (Colombo)
Finnois: Katri Himma (Helsinki)
Basque: Juxto Egaña (Donostia)
Thaï: Duangtip Surintatip (Bangkok)
Vietnamien: Do Phuong (Hanoi)
Pachto: Nazer Mohammad Angar (Kaboul)
Haoussa: Aliyu Muhammad Bunza (Sokoto)
Ukrainien: Volodymyr Vasiuk (Kiev)
Galicien: Xavier Senín Fernández (Saint-Jacques-de-
Compostelle)

VENTES ET PROMOTION

Télécopie : 01.42.73.24.29
Abonnements: Marie-Thérèse Hardy (01.45.68.45.65),
Jacqueline Louise-Julie, Manichan Ngoneko,
Mohamed Salah El Din (01.45.68.49.19)
Liaison agents et abonnés:
Michel Ravassard (01.45.68.45.91)
Comptabilité : (01.45.68.45.65),
Stock: Daniel Meister (01.45.68.47.50)

ABONNEMENTS

Tél.: 01.45.68.45.65
1 an: 211 francs français. 2 ans: 396 francs.
Pour les étudiants: 1 an: 132 francs français.
Pour les pays en développement:
1 an: 132 francs français. 2 ans: 211 francs.
Reproduction sous forme de microfiches (1 an):
113 francs.
Reliure pour une année: 72 francs.
Paiement par chèque bancaire (sauf Eurochèque), CCP
ou mandat à l'ordre de l'Unesco, ou par carte C8, Visa,
Eurocard ou Mastercard.

Les articles et photos non copyright peuvent être reproduits à condi-
tion d'être accompagnés du nom de l'auteur et de la mention
« Reproduits du Courrier de l'Unesco », en précisant la date du
numéro. Trois justificatifs devront être envoyés à la direction du
Courrier. Les photos non copyright seront fournies aux publications
qui en feront la demande. Les manuscrits non sollicités par la Rédac-
tion ne seront renvoyés que s'ils sont accompagnés d'un coupon-
réponse international. Les articles paraissant dans le Courrier de
l'Unesco expriment l'opinion de leurs auteurs et non pas nécessaire-
ment celles de l'Unesco ou de la Rédaction. Les titres des articles et
légendes des photos sont de la Rédaction. Enfin, les frontières qui
figurent sur les cartes que nous publions n'impliquent pas recon-
naissance officielle par l'Unesco ou les Nations Unies.

IMPRIMÉ EN FRANCE (Printed in France)

DÉPÔT LÉGAL: C1 - NOVEMBRE 1996

COMMISSION PARITAIRE N° 71842 - DIFFUSÉ PAR LES N.M.P.P.

Photocomposition et photogravure:

Le Courrier de l'Unesco.

Impression: Maury-Imprimeur S.A., route d'Etampes,

45330 Malesherbes

ISSN 0304-3118 N°11-1996-0P1 96-553 F

Ce numéro comprend 52 pages et un encart de
4 pages situé entre les pages 2-3 et 50-51.

Le marché à travers les âges

Il est devenu presque impossible de vivre en dehors de l'espace marchand. Nos besoins se sont à ce point diversifiés qu'ils ne peuvent être satisfaits que par un recours constant aux produits, aux services, aux crédits, aux informations, offerts par le marché. Et dans ce dernier, les échanges ont acquis une telle ampleur et une telle densité que l'échelle où ils se déploient est désormais planétaire. Le marché scande aujourd'hui la respiration économique du monde.

Il n'en a pas toujours été ainsi.

Durant des millénaires, en effet, le marché s'est contenté de remplir des fonctions marginales — et ce, à un double titre. D'une part, il mettait en présence des communautés distinctes, autarciques, qui n'échangeaient entre elles que des produits d'appoint, et non des éléments essentiels à l'équilibre interne de chacune d'elles. D'autre part, les hommes qui effectuaient ces échanges n'attachaient aux considérations économiques qu'une importance seconde, par rapport aux impératifs religieux, coutumiers, lignagers, qui gouvernaient leur vie.

Même dans ces limites, cependant, le marché a joué un rôle de communication extrêmement important — dans la mesure où il était la seule occasion, pour ces communautés fermées, de s'ouvrir par intermittences sur l'extérieur, d'entrer en contact avec d'autres, d'entrevoir une certaine diversité humaine. A la longue, il a favorisé la circulation des idées, l'innovation technique et la productivité du travail.

L'époque moderne coïncide sans doute avec le moment où le marché change de statut. De lieu d'échanges secondaires, il devient le poumon de l'activité sociale, l'espace régulateur de la production elle-même. L'économie — jusque-là soumise à des finalités immatérielles, sacralisées par le groupe — devient une instance autosuffisante, qui impose peu à peu sa loi à tous les aspects de la vie, qui instru-



© Thierry Nectoux, Paris

par Bahgat Elnadi et Adel Rifaat

mentalise tout ce qu'elle touche, qui finit par transformer toutes les valeurs établies — y compris celles de la culture, de la tradition, de la morale — en valeurs susceptibles d'être vendues et achetées.

Certains ont eu tendance, alors, à sacrifier le marché lui-même, à le considérer comme un pouvoir impartial, soumis à des lois impersonnelles et qui, par le moyen de la concurrence, avantagerait nécessairement les meilleurs et pénaliserait les moins bons. Des études plus fines conduisent à penser que, tout en jouant un rôle de régulation et de rationalisation économiques, le marché tend à développer un réseau de liens inégalitaires, de rapports de pouvoir, à l'abri desquels la loi du plus puissant prend le pas sur le jeu de la réciprocité.

Liberté et inégalité

De fait, le marché se trouve à la charnière de deux principes antinomiques — la liberté et l'inégalité — entre lesquels ne peuvent être réalisés que des compromis toujours imparfaits. Une liberté sans garde-fous signifie une confrontation entre les forts et les faibles qui, à terme, conduit à des situations où la concurrence ne joue plus et qui, dès lors, remet en question le principe même de la liberté. Il en découle l'appauvrissement et la marginalisation d'un nombre croissant d'acteurs économiques. Au-delà d'un certain seuil, le processus débouche sur la déchirure du lien social et l'impossibilité même de reproduire l'échange marchand. Aussi la loi des marchés doit-elle être contrebalancée, contenue, réglementée par des pouvoirs politiques, qui s'efforcent de maintenir un certain équilibre entre liberté sans limite et inégalité sans frein.

Plusieurs tentatives ont été faites, au cours de ce siècle, pour réaliser un tel équilibre. Pour des raisons très diverses, la plupart de ces tentatives ont échoué.

D'où, ces dernières années, la formidable impulsion donnée aux tentatives de libéralisation tous azimuts des marchés et l'affaiblissement des thèses prônant l'interventionnisme politique. La globalisation des flux financiers, technologiques et informatiques, dans ces conditions, a créé un marché sans frontière, hautement instable, aux développements imprévisibles, aux situations brutalement réversibles, où la concurrence avantage les grands groupes transnationaux mais n'empêche pas l'émergence de nouvelles zones de prospérité, et où, en tout cas, n'apparaît aucune instance mondiale susceptible de contrôler les comportements économiques ou d'arbitrer politiquement, ou juridiquement, les conflits qui en résultent.

La mondialisation du phénomène de la corruption, drainant notamment l'argent de la drogue et nourrissant des réseaux mafieux tentaculaires, est une dramatique manifestation de cet état de choses, qui tend à corroder les fondements de la démocratie en même temps qu'à miner les repères religieux, ethniques et nationaux. Ce n'est donc pas par hasard que nous assistons aujourd'hui, face à cette corruption généralisée, à la montée de deux tendances opposées: le renforcement des institutions de contrôle démocratiques et le recours à la dictature des identités closes.

A travers le marché, on le voit bien, se nouent ainsi certains des enjeux décisifs de la fin de ce siècle. Il nous a semblé important, nous penchant sur ce phénomène capital, d'éclairer non seulement ses grandes évolutions mais aussi, et surtout, ses dimensions contradictoires. ■

D'où vient le marché?

PAR ALAIN CAILLÉ

Quand le marché est-il apparu? Ce modèle économique est-il naturel à toutes les sociétés?

L'individu égoïste, calculateur et rationnel que l'économie place au cœur de ses constructions théoriques, l'*homo economicus*, a-t-il existé de toute éternité, est-il universel, ou bien, au contraire, est-il né récemment de certains types de rapports sociaux?

Là où nous pensons en termes de marchandage (de marchandises achetées et vendues), les sociétés archaïques raisonnent, selon le sociologue français Marcel Mauss, en termes de dons (obligatoirement faits, acceptés et rendus) et d'alliance, même si derrière ceux-ci se profilent toujours les intérêts matériels personnels qui sont au cœur de l'échange marchand.

Un phénomène récent?

Pour l'essentiel, la distribution des biens dans les grands cycles d'échanges des sociétés archaïques (*potlatch*, *kula*, *moka*) ne répond pas à une fin utilitaire, mais à une logique du somptuaire et du prestigieux. Il s'agit moins de recevoir et d'accumuler que de paraître le plus généreux et le plus splendide possible.

Les objets dénombrables, attestés partout, qui préfigurent la monnaie moderne, ne permettent pas non plus d'acheter quoi que ce soit, mais seulement de payer des dettes de vie et de mort. On paie la dette que l'on contracte envers ceux qui vous donnent les femmes (et les enfants qui naissent d'elles), la vie donc, et envers ceux chez qui on a porté la mort. Le commerce ne se développe qu'aux marges externes de ces communautés, dans la relation avec ceux qui n'en font pas partie: les étrangers.

Certes, le commerce à longue distance est attesté depuis des temps immémoriaux. Dès la préhistoire, certains biens circulent à des milliers de kilomètres de leur lieu d'origine. Mais rien ne prouve que ce commerce était organisé conformément à la logique du marché. Il n'existe, pour l'économiste d'origine hongroise Karl Polanyi, aucun rapport nécessaire entre le commerce et le marché tel que le conçoit la théorie économique, pas plus qu'entre celui-ci et les marchés de village ou de quartier. A Babylone et dans tout le Moyen-Orient antique le grand commerce

est en fait administré, pris en charge par des fonctionnaires: les prix internationaux, fixés par traités diplomatiques, ne peuvent être discutés ni modifiés par marchandages.

Plus généralement, dans ce qu'on peut appeler les marchés traditionnels, les prix préexistent aux échanges et ne sont pas facilement affectés par leur volume. Ils sont sociaux, fixés par la coutume, alors que le marché moderne qu'analyse la théorie économique est un marché autorégulé dans lequel les prix sont indépendants des rapports sociaux entre les personnes et résultent du jeu de l'offre et de la demande. C'est dans ce «désencastrement» du marché par rapport à la relation sociale d'ensemble que réside, aux yeux de Karl Polanyi, la modernité économique.

Les marchés médiévaux, et une bonne part des marchés d'Ancien Régime, où les prix sont étroitement contrôlés, ne ressemblent guère à des marchés autorégulés. De même, on peut dire que les grands marchands génois, amalfitains, vénitiens ou hanseatiques de la fin du Moyen Age pratiquaient davantage un commerce d'aventure que de marché: les profits qu'ils en tiraient, pour être parfois considérables, n'en étaient pas moins aléatoires et liés aux risques encourus, donc sans rapport intelligible avec la loi de l'offre et de la demande.

A la fin du 16^e siècle, le commerce international des céréales et des principaux métaux



© Charles Lénars, Paris

Tablette commerciale sumérienne où sont comptabilisés des chèvres et des moutons (vers 2350 avant J.-C.).



© Charles Lénars, Paris

La moka est une forme traditionnelle d'échange en Papouasie-Nouvelle-Guinée. Ci-dessus, des membres de la tribu Melpa présentent, entre autres dons, des morceaux de nacre taillés et fixés sur des plateaux de résine.

ne représente qu'environ un pour cent de la consommation courante. Les laboureurs les plus riches ne commercialisent qu'entre quinze et vingt pour cent de leur récolte. Nous sommes encore loin d'une économie dominée par le marché.

Le marché existe-t-il vraiment ?

Allons plus loin. Même au sein des économies qui sont manifestement tributaires du marché, les prix dépendent moins strictement de la loi de l'offre et de la demande que ne le postule la théorie économique. Ainsi, il y a à peine vingt ans, en France, les variations du prix du poisson en fonction de l'importance des prises étaient fortement tempérées par le souci de stabiliser les relations entre le patron de pêche et son équipage d'une part, et le patron de pêche et les mareyeurs d'autre part. De même, les négociations menées dans le cadre du GATT (Accord général sur les tarifs douaniers et le commerce) démontrent ample-

ment que les prix agricoles sont tout sauf des prix de marché. On peut en fait se demander si les prix des biens, quels qu'ils soient, ne reflètent pas des rapports de force, la valeur socialement reconnue de ceux qui les produisent (individus, groupes, catégories socioprofessionnelles, nations), plus que des grandeurs strictement physiques ou économiques.

De nombreuses recherches récentes ont montré que le fonctionnement des marchés concrets, qui repose sur une logique des réseaux (monopoles, oligopoles), n'avait guère de rapport avec ce qu'en dit la théorie économique — à tel point que certains auteurs estiment la notion de marché caduque.

Enfin, chacun sait que même au sein des économies les plus capitalistes, la vie économique concrète dépend souvent moins des exigences du marché que de normes étatiques et administratives. Le rôle secondaire du marché perd encore en importance dans la mesure où l'essentiel de la vie sociale se déroule dans le champ des relations interpersonnelles et non pas dans la sphère marchande ▶



Eemblème du Gatt (Accord général sur les tarifs douaniers et le commerce) lors d'un accord passé à Genève en 1993. Le Gatt a été ensuite remplacé par l'Organisation mondiale du commerce (OMC).

Marchands de la Hanse teutonique, association de cités marchandes de la Baltique (12^e-17^e siècle), sur le port de Hambourg. Miniature du Code civil de la ville de Hambourg (1487).



► ou politico-administrative. Or ces relations ne sont gouvernées ni par l'argent ni par la loi, mais par le don et la dette.

Pour ceux, au contraire, qui contestent la singularité historique du marché, aucun peuple n'ignore la possibilité, ou la réalité, de l'échange intéressé. Dans les interstices du cycle d'échanges nobles et cérémoniels des Trobriandais (*kula*), par exemple, se glisse l'échange utilitaire, le donnant-donnant (*gimwali*). De même, le troc, affirme Marcel Mauss, n'était pas ignoré des Kwakiutls, adeptes, pourtant, du geste prestigieux du *potlatch*. Si l'ensemble des cultures primitives valorise si fortement le don, la munificence et le désintéressement, ce n'est pas par ignorance de l'utilitaire et du calcul intéressé, mais par souci de maintenir la cohésion sociale, qui serait menacée si l'esprit du gain n'était pas subordonné à la pratique du don.

Un phénomène ancien?

Quand le marché autorégulé est-il donc apparu? Karl Polanyi concède, dans *The Livelihood of Man* (1977), qu'il était déjà constitué à Athènes au 5^e siècle avant J.-C. D'ailleurs, la description détaillée que donne Platon d'une économie de marché, qu'il appelle la cité saine (*La République*, II), éta-

blit sans ambages que la logique intime du marché était déjà bien connue de son vivant.

Mieux encore: trois siècles plus tôt, en Chine, le premier ministre de l'Etat de Chi, Kuan Chong (730-645), décrit déjà avec précision le mécanisme de l'offre et de la demande, affirmant que l'instauration de prix fixes, même révisables périodiquement, «rendrait le mouvement des prix moins fluide, gèlerait la production et entraverait l'activité économique».

On peut donc dire que le marché ne se réduit jamais à un échange de nature purement économique, à un jeu de relations impersonnelles détachées de toutes considérations sociales, culturelles ou historiques; mais que, par ailleurs, est apparue très tôt une logique de la production et de la consommation qui dépasse celle de la reproduction des statuts sociaux. C'est dans le mouvement particulier que cette logique imprime à la circulation des biens au sein d'un système social donné que réside l'essence du marché.

Renoncer à la notion de marché sous prétexte que le modèle théorique est irréalisable dans toute sa pureté apparaît donc comme une vue erronée. Une approche plus féconde consiste à préciser, dans chaque cas de figure déterminé, comment s'articulent entre eux l'ordre marchand, l'ordre légal et l'ordre du don.

L'interface politique

Il semble bien que pendant des siècles, jusqu'à l'extension mondiale du modèle occidental, l'économie humaine se caractérisait par sa diversité. Des formes variées, plus ou moins pures, d'un marché autorégulé ont pu apparaître en certains points de la planète, sans doute parce que ces endroits étaient accessibles par des voies de communication naturelles (mers, fleuves). Mais sur la plus grande partie du globe, la connaissance de cette forme de marché est restée partielle et indirecte, médiatisée par un nombre considérable d'autres facteurs, et certaines régions en ont même tout ignoré jusqu'à une époque très récente.

Cette diversité géographique se double d'une variabilité historique qui a vu le marché tantôt apparaître et tantôt disparaître. Attesté dans l'empire romain au 2^e siècle de notre ère, il semble se dissoudre complètement au cours des siècles suivants. Si l'on trouve, dès le 7^e siècle avant notre ère, en la personne de Kuan Chong, un théoricien du libéralisme économique, la réalité concrète d'un tel marché après la réalisation de l'unification impériale de la Chine semble cependant plus que douteuse. En Europe, ce n'est pas le grand commerce de luxe qui, à la fin du Moyen Age, va accoucher du marché moderne: c'est l'alliance des Etats nationaux en gestation avec les banquiers et une bourgeoisie naissante. Etats-nations et marché moderne sont alors coextensifs.

On peut donc dire que si l'économie de marché existe *en puissance*, c'est-à-dire de



Un banquier vénitien du 16^e siècle. Aquarelle de Jan II van Grevenbroeck (1731-1807).

© ANG Photo, Paris, Museo civico Correr, Venise.

façon virtuelle, dans toute société, son *actualisation* dépend de facteurs spécifiques propres à chacune. Facteurs que l'on peut qualifier de politiques si l'on entend par là la manière dont une société décide, dans un rapport conflictuel, de la forme de son unité et de sa singularité.

L'erreur des économistes libéraux est de croire que le marché peut être institué à

volonté, sans souci de savoir en quoi il contribue à la cohésion ou à la dislocation des sociétés. L'exemple, déjà ancien, des pays du tiers monde et celui, récent, de l'ex-URSS, montrent que, s'il existe bien une logique du marché, toute la question est de savoir dans quelle mesure elle va pouvoir jouer librement. Et cette question est d'ordre, non pas économique, mais politique. ■

ALAIN CAILLÉ,
sociologue français.

Splendeurs et misères de Tlatelolco

PAR MARÍA REBECA YOMA MEDINA
ET LUÍS ALBERTO MARTOS LÓPEZ

Pour évoquer les marchés (*tianguiz* en langue nahuatl) du Mexique précolombien, il faut remonter à la fondation de Tenochtitlán, capitale des Aztèques, qui aurait eu lieu, selon la légende, en 1325 sur un petit îlot du lac Texcoco. Si l'emplacement choisi était idéal pour exploiter les ressources du lac, bien d'autres produits de base, par contre, faisaient défaut: graines pour semis, fruits, légumes et surtout matériaux de construction. Aussi les nouveaux habitants furent-ils amenés à exploiter le lac pour en échanger les produits sur les marchés de la terre ferme.

Fondation de Tlatelolco

En 1337, un des groupes du peuple aztèque fonda une ville indépendante, Tlatelolco, sur une île située au nord de Tenochtitlán. De là, ils établirent à leur tour des liens commerciaux avec les autres habitants de la région. A la longue, des marchés finirent par se développer dans les deux capitales, qui devinrent rivales. La position stratégique de Tlatelolco

et l'extraordinaire sens commercial de ses habitants lui valurent d'acquérir la plus grande renommée.

Au départ, ce marché portait exclusivement sur les produits de première nécessité, mais le développement économique et social favorisa peu à peu les échanges de produits somptuaires et d'articles de luxe, à tel point qu'il fallut créer une institution spécialisée dans le commerce avec les terres lointaines, la *Pochtecayotl*, qui tissa un réseau d'échanges jusqu'aux provinces de l'empire maya, ouvrant ainsi de vastes et nouveaux horizons.

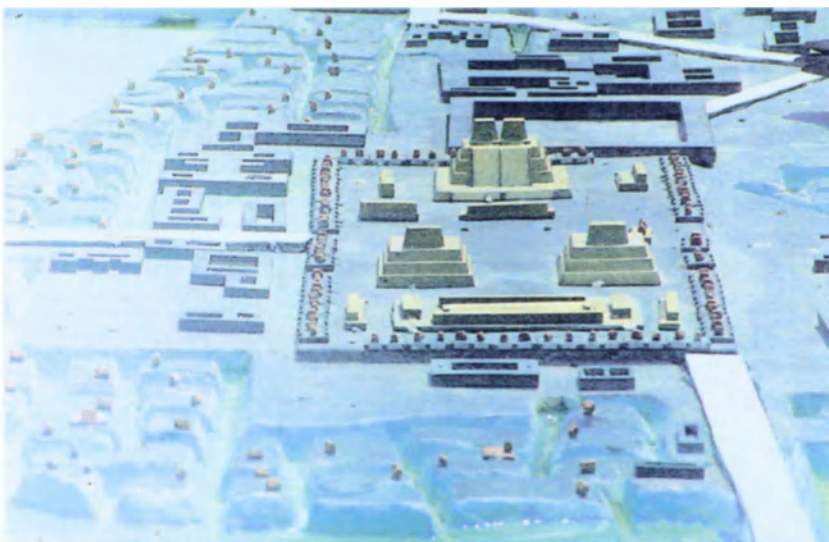
Mais la situation changea brutalement en 1473. Vaincue par l'armée aztèque au terme d'une guerre sans merci, l'orgueilleuse cité devint du jour au lendemain un simple faubourg de Tenochtitlán. Pourtant, conscients de la réputation et de l'importance acquise de son marché, les commerçants décidèrent de le conserver et d'en favoriser l'expansion en y acheminant des produits toujours plus rares et variés en provenance des autres villes et régions de l'empire.

L'étonnement du conquistador

Le marché de Tlatelolco était, au moment de la conquête du Mexique, en pleine prospérité et impressionna d'autant plus les Espagnols que les foires et les marchés d'Europe étaient loin d'offrir une telle richesse de produits et d'être aussi bien organisés.

A en croire les chroniqueurs, la place du marché était située à l'est de la grande enceinte cérémonielle de la ville. C'était une vaste esplanade carrée de 200 mètres de côté, entièrement pavée et nivelée, entourée d'arcades qui abritaient des boutiques. Le centre de la place était occupé par la *momoztli*, une sorte de pyramide à degrés, tronquée, destinée aux fêtes, cérémonies et spectacles.

La ville de Tlatelolco reconstituée en maquette.





© Charles Lénas, Paris

Tenochtitlán, sur l'emplacement de l'actuelle Mexico, était la capitale de l'Empire aztèque. Après avoir été sa rivale, Tlatelolco devint ville satellite de la grande métropole. Ci-dessus, Tenochtitlán vue par le peintre mexicain Diego Rivera (1886-1957), détail d'un ensemble de peintures murales illustrant l'histoire du Mexique au Palais national de Mexico.

Selon Hernán Cortés, «cette ville abonde en places où le commerce et les échanges sont constants. Il y en a une, grande comme deux fois la ville de Salamanque et toute bordée d'arcades, où plus de 70 000 âmes passent chaque jour pour acheter et pour vendre».

Admirablement située à proximité de l'embarcadère de La Lagunilla, où accostaient les canots chargés de marchandises, le marché était également relié directement à la terre ferme par la voie pavée de Tepeyac et par deux petites rues qui débouchaient sur la voie pavée de Tlacopan.

Une organisation sans faille

Véritable vitrine des richesses de l'empire aztèque, le marché de Tlatelolco, non content d'offrir aux chalands les produits les plus variés, les plus exotiques et les plus surprenants venus des quatre coins de l'empire — fruits, animaux, remèdes, tissus, peaux, poteries, ustensiles, outils, matériaux de toute sorte — proposait également de nombreux services: bains publics, cantines, coiffeurs, porteurs, vente d'esclaves.

Les commerçants, qui portaient le nom officiel de *tlamacaque*, étaient en règle générale les producteurs eux-mêmes. Il n'y avait pas d'intermédiaires et le *regatonería* — celui qui achète à bas prix pour revendre avec bénéfice — n'apparaîtra qu'à l'époque coloniale.

Le plus souvent on pratiquait le troc, mais certains produits servaient aussi de monnaie d'échange, en particulier le cacao, cultivé à cet effet dans certaines régions et dont la production était de ce fait strictement contrôlée par le gouvernement. L'unité de base était soit la fève pour les produits peu onéreux, soit le sac de 8 000 fèves (*xiquipiles*) pour les biens de grande valeur.

On utilisait aussi des étoffes de coton de la taille d'un mouchoir — les *quachtli* — qui existaient en trois versions équivalant respectivement à 65, 80 et 100 fèves de cacao. Un canot, par exemple, valait un *quachtli* de 100 fèves. Un esclave sachant chanter valait 30 *quachtlis*; un chanteur et danseur pouvait atteindre 40 *quachtlis*, soit 4 000 fèves de cacao.

Autre moyen de règlement: la poussière d'or, dont on remplissait des tuyaux de plume, la valeur étant calculée en fonction de ▶

MARÍA REBECA YOMA MEDINA,
archéologue mexicaine.
LUÍS ALBERTO MARTOS LÓPEZ,
archéologue mexicain.

L'émerveillement des Espagnols

«Commençons par les marchands d'or, d'argent, de pierres précieuses, de plumes, d'étoffes, de broderies et autres produits; puis les esclaves (...) D'autres marchands se trouvaient là, vendant des étoffes ordinaires en coton ainsi que divers ouvrages en fil tordu. On y voyait aussi des marchands de cacao. Il y avait donc dans cette place autant d'espèces de marchandises qu'il y en a dans la Nouvelle-Espagne entière, et tout y était disposé dans le plus grand ordre. C'est absolument la même chose que dans mon pays, qui est Médina del Campo, où se tiennent des foires pendant lesquelles chaque marchandise se vend dans la rue qui lui est désignée. Ceux qui vendaient des étoffes de *nequen*, des cordages, des *cotaras* (ce sont des chaussures en usage dans le pays et qui sont faites de *nequen*), les racines de la même plante qui deviennent sucrées par la cuisson et d'autres produits qui en sont extraits, tout cela occupait un local à part dans le marché. Il y avait aussi des peaux de tigre, de lion, de loutre, de chacal, de chevreuil, de blaireau et de chat sauvage; quelques-unes étaient tannées, tandis que d'autres se vendaient sans préparation.

«Dans un autre quartier de la place, on remarquait encore des spécialités différentes. Citons, par exemple, les marchands de haricots, de *chia* et d'autres légumes. Passons aux vendeurs de poules, de coqs d'Inde, de lapins, de lièvres, de chevreuils, de canards, de petits chiens et d'autres denrées de ce genre, qui occupaient leur local dans le marché. Parlons des fruitières et des femmes qui vendaient des choses cuites, des reliefs, des tripes, etc.; elles avaient aussi leur place désignée. Il y avait encore le département de la poterie, faite de mille façons, depuis les jarres d'une taille gigantesque jusqu'aux plus petits pots. Nous vîmes aussi des marchands de miel, de sucre candi, et autres friandises ressemblant au nougat.

«Mais pourquoi donc m'essoufflé-je tant pour énumérer ce que l'on vendait sur cette grande place? car, enfin, ce serait à n'en plus finir s'il fallait que je racontasse chaque chose dans tous ses détails. Je me vois cependant obligé de mentionner le papier appelé *amatl* dans le pays, ainsi que de petits cylindres odorants pleins de liquidambar et de tabac, non moins que d'autres liniments jaunes qui se vendaient ensemble dans le même local. Les arcades abritaient également un grand nombre d'herboristes, [de vendeurs de graines] et de marchandises de je ne sais combien de façons (...)

«J'oubliais de mentionner le marché du sel et les fabricants de couteaux d'obsidienne, exposant au public la manière de les extraire de la masse pierreuse. Et encore les gens qui s'occupaient à la pêche, et parmi eux j'en citerai quelques-uns qui vendaient des petits pains fabriqués avec une sorte de [mousse] recueillie sur la lagune. Cette [mousse] se fige et devient apte à être partagée en tablettes, dont le goût rappelle un peu nos fromages. On vendait encore des haches de laiton, c'est-à-dire de cuivre et d'étain. Nous vîmes aussi des tasses et des pots faits avec du bois et ornés de peintures. Je voudrais bien en avoir fini avec tous les objets qui étaient là en vente. En réalité, le nombre en était tel et les qualités si diverses qu'il aurait fallu plus de loisir et de calme pour tout voir et tout étudier. D'ailleurs cette grande place était pleine de monde et environnée de maisons à arcades, et il était absolument impossible de tout observer en un jour.»

Bernal Díaz del Castillo,

Histoire véridique de la conquête de la Nouvelle-Espagne (1632).

Traduction de D. Jourdanet (1877).

© Editions La Découverte, Paris.



© Charles Lénars, Paris

Commerce à Tenochtitlán, la capitale de l'Empire aztèque. Détail d'une peinture murale de Diego Rivera au Palais national de Mexico.

► la longueur et du diamètre du tuyau. Enfin, on utilisait comme menue monnaie de petites pièces de cuivre très minces, en forme de T, des pépites d'or, de cuivre ou d'étain, des éclats de jade et même la coquille rouge d'un mollusque connu aujourd'hui sous le nom de *spondyle*.

Ces activités commerciales obéissaient à des lois et des règles bien établies, car le marché, comme toutes les autres institutions du Mexique précolombien, devait fonctionner conformément au principe *in qualli, in yectli*, de façon «conforme» et «juste». Toute tractation était strictement interdite en dehors de l'enceinte du marché, où chacun se voyait attribuer un emplacement précis correspondant à la nature de ses marchandises. Des moyens normalisés — cordes de diverses longueurs et récipients de contenance variée — permettaient de mesurer les quantités de marchandises échangées. Le prix de chaque article était également fixé à l'avance et tout commerçant surpris à tricher sur les mesures ou les prix était sévèrement puni.

Le marché abritait une salle d'audience où dix ou douze magistrats siégeaient en permanence pour veiller à la régularité des échanges et régler les litiges éventuels. De nombreux représentants de l'autorité effectuaient régulièrement des rondes pour assurer la sécurité de tous et déceler les fraudes.

Lorsqu'ils fondèrent la ville de Mexico, les Européens créèrent deux nouveaux marchés pour le ravitaillement de la population, mais aucun n'atteignit jamais l'importance ni la splendeur de celui de Tlatelolco, qui n'allait pas survivre à la conquête espagnole. ■



© Giraudon, Paris

VENISE

Le Rialto, cœur de la cité

PAR DONATELLA CALABI

Le pont du Rialto, d'abord en bois, fut reconstruit plusieurs fois au cours des siècles. Dans la seconde moitié du 15^e siècle, il comportait au centre deux parties mobiles pour laisser passer les voiliers. C'est ce pont que peignit Vittore Carpaccio dans le *Miracle de la relique de la Croix* (1494).

Dès le 12^e siècle, un quartier marchand, le Rialto, a pris son essor au centre de la lagune de Venise, sur la rive gauche du futur Grand Canal, là où des terrains plus élevés qu'ailleurs protègent des inondations.

Trois siècles plus tard, le Rialto est devenu le cœur de l'espace financier de la République de Venise. Son tissu urbain est dense. De nombreuses administrations de l'Etat y ont

leur siège. Une horloge publique y scande le temps de l'argent et des affaires.

Un incendie, pendant la nuit du 10 janvier 1514, réduit en cendres une grande partie du Rialto. Les entrepôts de bois regorgeant de marchandises s'embrasent les uns après les autres, causant la perte d'immenses trésors publics et privés. La reconstruction du quartier prendra près de vingt ans.

Vers 1550, le Rialto acquiert les traits ►



© AVG Photo, Paris

Ci-dessus, *La place San Giacomo di Rialto à Venise (1730)*, tableau du peintre vénitien Antonio Canaletto, dit Canaletto. La place est animée par le marché.

▶ distinctifs des aires portuaires. Peu à peu, activités marchandes, sièges commerciaux, administrations et banques se concentrent autour de la petite église San Giacomo (qui serait la plus ancienne de Venise) et de sa place attenante.

Au pied du pont de bois, première construction enjambant le Grand Canal, sont groupés de nombreux bureaux. En face de la balance publique, des cachots attendent toute personne qui essaie de berner le fisc ou de porter atteinte à la propriété. Sur le *Riva del Vin* et le *Riva del Ferro* (quais du Vin et du Fer), encombrés de chalands chargés de vin, d'huile, de fer, de sel ou de farine, sont situés la Douane de terre, l'Octroi du vin et divers bureaux d'évaluation des marchandises, souvent de taille réduite, étroits, sombres, mais jouissant d'une situation privilégiée par rapport au trafic fluvial.

Non loin se dresse le grand entrepôt de farine, créé au 13^e siècle et géré, sous le contrôle de l'Etat, par des responsables privés. Un petit portique à arcades permet d'y débarquer à couvert des sacs d'avoine et de grains. La *Ruga degli Orefici* (rue des Orfèvres) qui prolonge le pont, abrite, à côté des comptoirs de joailliers, les boutiques de drap dans le long bâtiment de la *Drapperia* (la Draperie). Les marchands de drap toscans tiennent commerce, eux, sur la place du Rialto Nuovo, à l'arrière de cet édifice.

Diverses magistratures ont également leur siège au pied du pont. Sous un portique à ciel ouvert, nobles et marchands se retrouvent pour leurs transactions et des magistrats réglementent le mouillage des bateaux et la

vente des marchandises. Dans un édifice contigu officient les *Camerlenghi di Comun*, magistrats responsables des caisses de l'Etat.

La place sur laquelle donne l'ancien portique d'entrée de l'église San Giacomo est le carrefour de l'île commerçante et le lieu de négociation des contrats internationaux. Les changeurs, auxquels viendront s'ajouter les comptoirs d'écriture des contrats, y tiennent boutique au rez-de-chaussée. Aux étages supérieurs, des salles voûtées abritent des dépôts et quelques appartements pour les Provéditeurs, officiers publics chargés d'une inspection ou d'un commandement. L'une des rues voisines, bordée des grilles des études notariales, abrite le siège des assurances maritimes; dans une autre sont installés les fourreurs. Deux autres rues accueillent des boutiques de fromage, de vannerie et de cordage.

Une large zone de fondations sur pilotis gagnée sur le Grand Canal permet d'installer des marchés spécialisés: l'*Erbaria* (le marché aux herbes) et la *Fruttaria* (le marché aux fruits), ainsi qu'un mouillage où débarquent les membres de la noblesse. Pour épargner au voisinage la gêne des mauvaises odeurs, la *Pescheria* (le marché aux poissons), s'éloigne de la place San Giacomo. Le reste du Rialto est occupé par quelques maisons, des entrepôts et des boutiques, les fameuses *taberna* où sont reçus les nombreux marchands étrangers, et d'autres auberges, où les prostituées exercent leur métier.

Quelques objets précis soulignent encore aujourd'hui l'importance de ce pôle commercial entre l'Orient et l'Occident que fut le Rialto. Ainsi, la *Stagiera pubblica* (balance publique) située au pied du pont, et, sur la place San Giacomo, la *Pietra del bando*, fût de granite rose d'où était donnée lecture des décrets de la République, restent en usage.

L'architecte chargé de reconstruire le quartier après l'incendie de 1514, Antonio Abbondi, dit le Scarpagnino, choisit de donner un aspect plus homogène et plus aéré au Rialto, comme l'attestent les *Fabbriche Vecchie*, jadis siège des surintendances du commerce, de la navigation et du ravitaillement. Cette plus grande régularité architecturale et urbanistique culmine, vers le milieu du 16^e siècle, avec les *Fabbriche Nuove*, conçues par Sansovino. Ce long bâtiment, qui épouse la courbe du Grand Canal, définit de nouveaux parcours et de nouveaux espaces qui accentuent la séparation des activités marchandes.

L'intégration du centre marchand du Rialto à la ville est parachevée en 1587 lorsqu'est prise la décision de reconstruire en pierre le vieux pont de bois. ■

DONATELLA CALABI, d'Italie, est professeur d'histoire urbaine.

Un marché contrôlé

PAR MARIE-FRANCE GARCIA-PARPET

Le maître, dans le système des plantations, s'est parfois servi du marché pour renforcer son pouvoir.

Dans la région sucrière du Nord-Est brésilien, un certain nombre de marchés ont surgi au cœur même des plantations.

Entrons dans l'un de ces marchés, Serro-Azul, dans l'Etat de Pernambouc. Il est apparu en 1938, lorsque l'introduction des techniques modernes de raffinerie a permis d'agrandir énormément le domaine de la plantation. Les transformations qui en ont résulté ont éloigné physiquement le maître, qui jusque-là supervisait lui-même le travail dans les cannaies, du *morador*, le travailleur de la canne à sucre. Le pouvoir est alors médiatisé par des administrateurs qui dirigent les divers domaines, ou *engenhos*, composant la plantation.

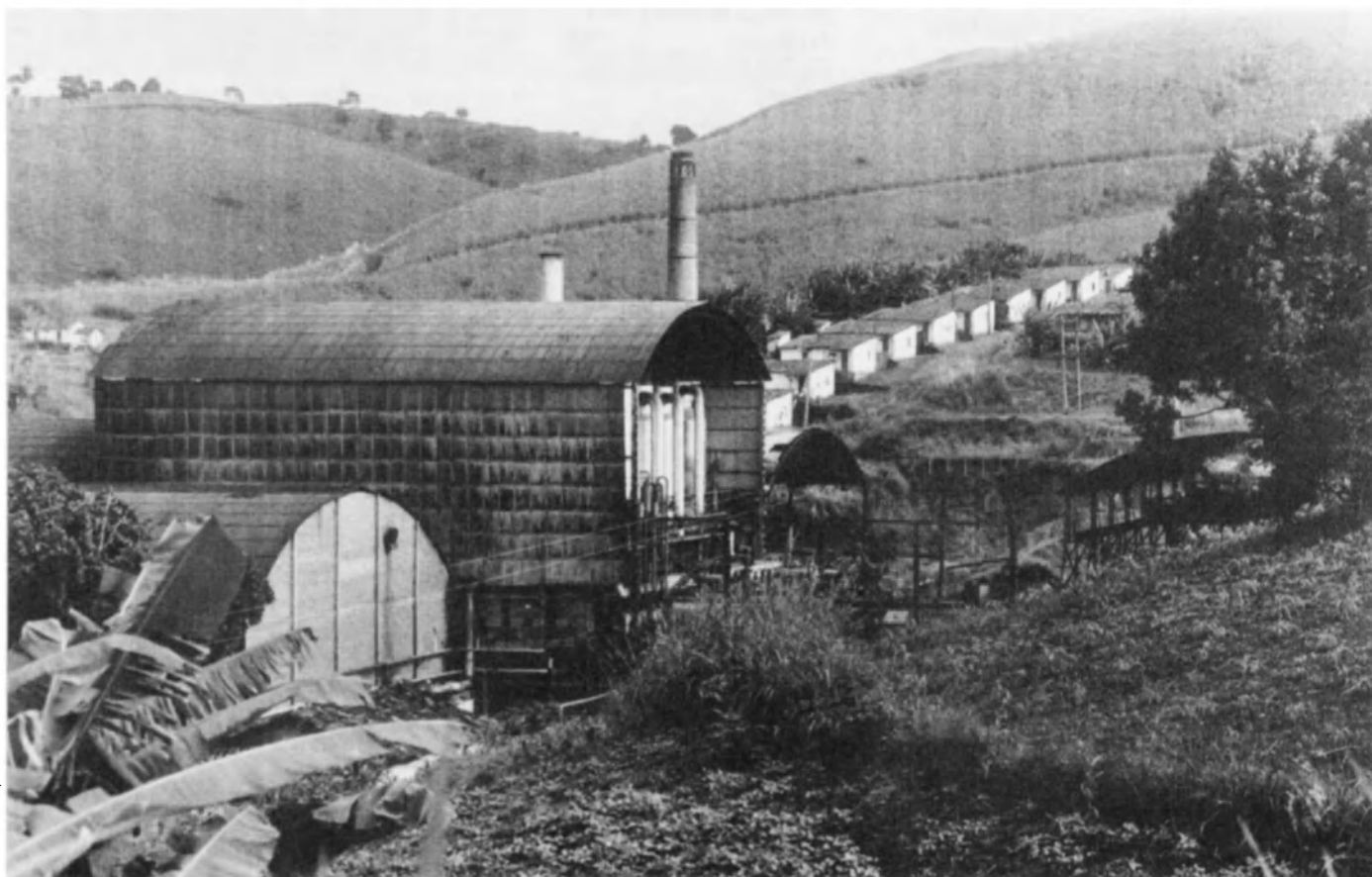
En créant ce marché, le maître a cherché à reconstituer, dans le nouvel espace plus vaste et plus complexe de la plantation, l'univers étroit de l'ancien moulin à vapeur. Le marché

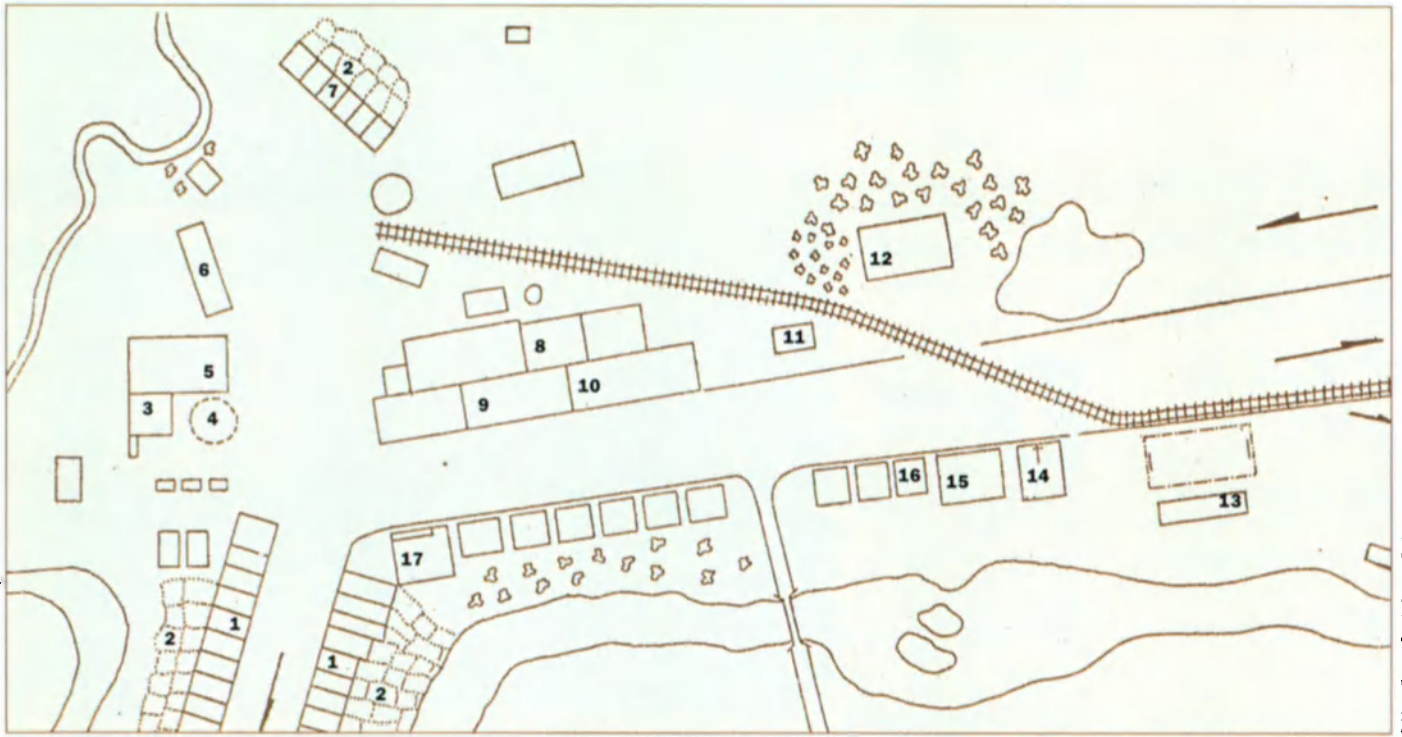
sert à regrouper régulièrement les membres de la plantation et contribue à l'organisation de la vie sociale, au même titre que la chapelle, le cinéma, l'école.

Où est-il situé? Dans l'agglomération qui s'est développée autour de la raffinerie, elle-même isolée au milieu d'une immense étendue de champs de canne à sucre d'une superficie de 14 000 hectares, sans moyens de transport réguliers jusqu'à la ville la plus proche (Palmares, distante de 25 kilomètres). L'agglomération regroupe les diverses maisons d'habitation de la plantation. —L'imposante demeure du maître, la *casa grande*, les résidences confortables des administrateurs et des employés des bureaux de la raffinerie, qui contrastent avec la vétusté et l'exiguïté des logements des ouvriers et de quelques-uns des *moradores* (le gros de ces derniers loge de façon dispersée dans les cannaies).

Le marché a lieu le samedi soir et le ▶

Raffinerie et habitations de travailleurs dans une plantation du Nord-Est brésilien.





© Marie-France Garcia-Parpet, Paris.

Plan de la raffinerie de Serro-Azul

- 1: Maisons d'ouvriers
- 2: Lopins de terre
- 3: Halle
- 4: Place du marché
- 5: Entrepôt des pièces de rechange
- 6: Hangar aux engrais
- 7: Maisons de *moradores* (travailleurs des champs de canne)
- 8: Distillerie
- 9: Usine
- 10: Hangar de canne à sucre
- 11: Bureaux
- 12: *Casa Grande* (maison du maître)
- 13: Ecole
- 14: Eglise
- 15: Cinéma
- 16: Maison du gérant
- 17: *Barracão* (magasin)

► dimanche matin. Il ressemble, à première vue, au marché ordinaire d'une ville. Même variété de produits alimentaires et autres (fruits, légumes, viande, farine de manioc, vêtements, linge de maison), même division de l'espace par secteurs. Seul un regard avisé décèle l'absence de transactions de bétail et d'animaux de bât, un privilège des petits producteurs libres.

Un marché pas comme les autres

Les vendeurs peuvent venir de l'extérieur du domaine, mais la majorité d'entre eux sont des gens du domaine: *moradores* qui apportent des produits de leur lopin, ouvriers de la raffinerie, femmes des employés de bureau et des ouvriers. Un emplacement est accordé, pour tout vendeur, par le maître de la plantation, ou par son préposé, le placier, et il est révoquant à tout moment. Contrairement aux marchés des villes, où cet emplacement se paie sous forme de redevance municipale, son attribution dépend ici de la seule volonté du maître. C'est une récompense pour les bons et loyaux services du *morador*, analogue à l'attribution d'un lopin de terre où il peut cultiver quelques plantes.

Les acheteurs sont des *moradores* des domaines proches, des ouvriers de la raffinerie, des femmes d'employés. Il ne viendrait jamais à l'esprit de quelqu'un qui habite en dehors de la plantation d'aller faire son marché à Serro-Azul. Peu compétitif par rapport aux établissements commerciaux de la ville,

c'est surtout un espace social marqué par la domination du maître. Tous les ressortissants de la plantation sont amenés à le fréquenter, mais les employés de l'administration ne s'y rendent que lorsqu'ils n'ont pas le temps d'aller en ville où ils ont leurs habitudes.

«On achète à Serro-Azul parce qu'on y est obligé, on ne peut pas faire autrement, mais ce n'est pas un marché, c'est le magasin de la plantation, le *barracão*, et au *barracão* on est ligoté.» Pour les travailleurs des champs de canne à sucre (les plus endettés n'ont même pas accès au *barracão*) comme pour les ouvriers de la raffinerie, le marché exprime leur assujettissement. Les administrateurs des domaines, qui le parcourent à cheval, s'adressent aux *moradores* qu'ils veulent rencontrer du haut de leur monture. La présence du maître et de sa famille est rendue «naturelle» par la proximité de sa demeure.

A la différence des paysans des environs, *moradores* et ouvriers ne peuvent se consacrer aux activités marchandes que pendant les heures de «liberté» (susceptibles d'être supprimées par le maître) que leur laisse le travail dans la plantation.

L'œil et la main du maître

Les vendeurs qui viennent de l'extérieur du domaine sont des forains et de petits producteurs qui ont déjà travaillé comme saisonniers dans la plantation. Originaires d'une région contiguë, disposant de très peu de terres, ils complètent ainsi leurs revenus. Le maître les voit d'un bon œil: ils ont résidé, le temps de la

MARIE-FRANCE GARCIA-PARPET, anthropologue française.

récolte, dans les dépendances de la raffinerie, et ont intériorisé les règles de la grande plantation. Tous le connaissent et le saluent sur la place.

L'administration du marché relève de la commune de Palmares, mais c'est le maître qui a fait construire le marché et a fixé le jour et le lieu des transactions. C'est également lui qui réglemente la distribution des produits: la viande, le poisson séché, l'huile et le café fournis au *barracão* ne peuvent être proposés par des vendeurs du dehors. Le placier qui perçoit pour la municipalité l'impôt sur l'exposition des produits est un fonctionnaire de la ville, mais aussi un homme de confiance du maître.

Le maître contrôle ainsi tout l'espace du marché sans que sa présence physique soit nécessaire. En offrant la possibilité de s'approvisionner à l'intérieur de la propriété, il a un droit de regard sur les échanges matériels et sur l'ensemble de la vie sociale de la plantation. Il peut intervenir de loin sur le budget personnel des *moradores*, contrôler leurs relations avec le monde extérieur, mettre un frein aux abus d'alcool, aux bagarres. Il resserre ses liens avec ses travailleurs en même temps qu'il réaffirme sa puissance.

Paradoxalement, l'existence d'une place marchande au sein de la plantation ne permet ni au *morador*, ni à l'ouvrier, ni à l'employé de conquérir la moindre autonomie par rapport au propriétaire foncier et empêche d'établir des rapports horizontaux et symétriques entre les différents acteurs du marché. Le rassemblement social opéré par celui-ci se pré-

Scène de marché dans une plantation du Nord-Est du Brésil.



© Marie-France Garcia-Papet, Paris

sente comme un don fait à la collectivité grâce auquel celle-ci reste placée sous l'œil vigilant du maître. Si le marché ne relève pas, au sens strict, du pouvoir du maître, il est organisé de telle manière qu'il enclôt les ressortissants de la plantation dans un espace dominé par ce dernier et qu'il borne leur horizon mental, les détournant et les isolant du monde, sans qu'aucun règlement soit formulé, sans que les frontières de la plantation soient même matérialisées par un mur d'enceinte.

Ainsi en a-t-il été jusqu'au jour où les rapports traditionnels dans la plantation ont pris fin. A l'époque où nous avons réalisé cette enquête, dans les années 70, le marché de Serro-Azul perd son pouvoir d'attraction. Une majorité de *moradores*, devenus libres et citoyens, s'approvisionnent dorénavant sur les marchés urbains. Ils y trouvent des avantages économiques, mais surtout l'occasion de rencontrer toute sorte de gens, de sortir d'un univers clos et d'avoir recours, entre autres, au syndicat. Tous les pôles d'attraction de la vie sociale se sont déplacés de l'intérieur de la plantation vers l'extérieur.

Dès lors que le flux d'échanges, matériel ou non (travail, assistance médicale, protection), qui existait entre le maître et le *morador*, a perdu son caractère de don réciproque pour acquérir une valeur objective par l'intermédiaire de l'action syndicale, les propriétaires se sont dégagés progressivement de leurs obligations envers leurs travailleurs.

La leçon de Serro-Azul est celle-ci: la notion de marché ne rime pas toujours avec celle de liberté. ■

Magasin désaffecté dans une plantation (Nord-Est du Brésil).



© Tous droits réservés



AFRIQUE

Un pôle transfrontalier

PAR ALIX SERVAIS AFOUDA

Dans le bassin du lac Tchad, le dynamisme marchand se joue des frontières.

ALIX SERVAIS AFOUDA, du Bénin, est agro-économiste et géographe.

Situé au carrefour de plusieurs voies commerciales, entre le désert du Sahara, les régions forestières du golfe de Guinée et le plateau de l'Afrique centrale, le bassin du lac Tchad était déjà, avant la période coloniale, l'une des plaques tournantes du commerce transsaharien.

La création des Etats-nations consécutive à la colonisation puis aux indépendances a

polarisé le commerce le long des lignes de partition que sont les frontières. Les villes et les marchés frontaliers sont devenus les principaux centres administratifs et les pôles d'où s'organisent les échanges régionaux.

Les commerçants, établis en corporations qui remontent à l'époque des longs trajets caravaniers et des réglementations propres à chaque groupe ethnique, se sont progressivement installés dans les principales villes de la région et le long des frontières d'Etats, sans pour autant rompre le contact avec leurs communautés d'origine (Haoussa, Kanouri, Peuls,



Ci-dessus,
caravane transportant du sel
au Niger.

En bas à droite,
sur un marché du Tchad.

Arabes-Choa pour les plus importantes d'entre elles). Leurs échanges portent essentiellement sur des produits vivriers locaux (mil, sorgho, riz, tubercules), des céréales importées (riz, farine de blé), du bétail (bovins, ovins, caprins) et des produits manufacturés, localement ou internationalement.

Le caractère transnational de leurs activités amène les commerçants à entretenir des relations avec des intermédiaires (cambistes, courtiers, passeurs, transporteurs), ainsi qu'avec les pouvoirs publics. Mais la vaste ramification de leurs échanges, le caractère ambivalent de certains pôles commerciaux, situés à cheval sur deux Etats, et parfois certaines pratiques frauduleuses (corruption, contrebande), ont permis aux marchands de mettre en place des circuits commerciaux qui échappent au contrôle des différents Etats.

Equilibres et déséquilibres

On distingue deux types de circuits commerciaux. Les circuits courts procèdent d'un commerce capillaire qui s'organise autour des villes et des marchés périodiques de la région et portent notamment sur les produits agricoles locaux. Ils peuvent, à l'occasion, impliquer des populations installées de part et d'autre d'une frontière. Les circuits longs relèvent avant tout du commerce transnational et s'étendent aux autres zones du Nigéria, du Cameroun, du Niger et du Tchad. Les échanges y concernent les produits agricoles et manufacturés d'origine locale ou importés du marché mondial.

Le volume et la nature des échanges entre ces quatre pays sont déterminés par trois facteurs principaux:

◆ Les complémentarités régionales dues aux contrastes écologiques. Elles se traduisent par des importations nigériennes et tchadiennes de produits vivriers (mil, sorgho, tubercules, cola) du Nigéria et du Cameroun avec, pour contrepartie, des produits d'élevage (bétail, peau et cuir), du poisson et du natron.

◆ L'état des économies nationales. Face aux autres pays partageant avec lui le bassin du Tchad, le Nigéria fait économiquement figure de géant. Viennent ensuite le Cameroun, puis le Niger et le Tchad qui, pays sahéliens enclavés, disposent de peu de ressources de développement. Le poids économique prépondé-

rant du Nigéria se traduit par la diversité de ses industries, ses productions massives et la part importante des revenus pétroliers dans ses recettes d'exportation (plus de 95%).

◆ Les disparités politiques nationales. Ces disparités concernent surtout les politiques agricoles, la réglementation du commerce extérieur et l'usage dans la région de deux monnaies (la naira nigérienne, non convertible, et le franc CFA, dont la convertibilité est garantie par la Banque de France).

D'une manière générale, compte non tenu de l'énorme manque à gagner que la fraude engendre pour les différents Etats, on peut dire qu'en s'intensifiant dans le bassin du Tchad, les échanges régionaux et frontaliers ont favorisé l'essor de l'agriculture, du marché parallèle de change, du transport, de l'artisanat et des services. Pour s'en tenir au seul domaine de l'agriculture, en permettant à certaines zones d'écouler leurs surplus agricoles et à d'autres de réduire leurs déficits vivriers, ces échanges sont devenus un facteur de sécurité alimentaire dans la région. En effet, la régulation des stocks de sécurité à travers les différents circuits commerciaux montre que l'économie de la région est restée fortement intégrée en dépit du tracé des frontières nationales.

Le bassin du lac Tchad est au cœur d'un commerce sous-régional qui alimente à la fois l'ensemble du Nigéria, du Cameroun, du Niger et du Tchad, et d'autres pays comme la République Centrafricaine. Le dynamisme commercial y est tel que l'on peut parler d'une intégration de fait, réalisée et poursuivie par les populations locales indépendamment des volontés politiques des Etats. ■



Paul Almasy © AIGC Photo, Paris

De nombreuses villes, aujourd'hui encore, ont leur jour de marché.
Enquête dans une ville du sud-est de la France...

PAR MICHÈLE DE LA PRADELLE

Carpentras est une vieille cité gallo-romaine du sud-est de la France. Autrefois entourée de remparts, elle abrite un réseau de ruelles tortueuses émaillé de jolies placettes. Le vendredi matin, dès sept heures, le marché envahit le cœur de la ville. Aux 350 marchands forains qui tournent dans la région s'ajoutent ce jour-là les commerçants sédentaires qui déballent leurs marchandises sur la chaussée. La circulation automobile est interdite et une foule dense se presse entre les étals: victuailles à profusion, odeurs mêlées, couleurs variées, brouhaha sourd d'où émergent les cris des camelots.

Mais on n'y vient pas faire ses courses pour des raisons purement économiques: les prix n'y sont pas plus intéressants que dans les grandes surfaces et les produits sont à peu de chose près identiques. On y va pour l'ambiance: pour se

promener, pour y rencontrer des gens. On y croise aussi bien les immigrés maghrébins du nord de la ville que la bourgeoisie locale, les gens de la campagne et, en été, les Parisiens propriétaires dans les environs et les touristes de passage. Les gens sont amenés, au cours de leurs flâneries, à fréquenter des quartiers où ils ne se seraient peut-être jamais aventurés autrement.

Le marché instaure, autour de l'activité marchande, un espace social où se côtoient pendant quelques heures des groupes sociaux qui ne communiquent pas d'ordinaire et que tout distingue par ailleurs (lieu de résidence, comportements, culture de référence). Le forain joue dans l'établissement de ce contact un rôle essentiel.

Tout son comportement vise à faire de la vente un microévénement collectif. Impossible d'acheter discrètement: il répète la commande à voix forte, vante sa marchandise, rompt la relation duelle de client à commerçant pour provoquer un débat où chacun est invité à intervenir.

A la construction de cette communauté éphémère, les clients contribuent volontiers.

Le marché aux cochons de Carpentras (1841), aquarelle de Denis Bonnet.



MICHÈLE DE LA PRADELLE,
ethnologue française.



Photos © Mairie de la Provence, Paris



© C. Livier Dupont

« Le marché instaure, autour de l'activité marchande, un contact entre groupes sociaux dans l'établissement duquel le forain joue un rôle essentiel. »
Ci-dessus, scènes du marché de Carpentras.

Que ce soit autour du camion-magasin du charcutier, du banc du poissonnier ou dans le flux des passants, on noue, avec n'importe qui, au fil d'improbables rencontres, des «relations de marché», indépendantes de celles que l'on a par ailleurs dans la vie quotidienne, privée ou professionnelle. Tous les prétextes sont bons pour engager la conversation: le temps qu'il fait, le temps qui passe, la pluie qui tarde à venir, les rhumatismes qui viennent trop tôt ou la qualité des artichauts.

Dans ce genre de situation, la parole est une fin en soi. Des banalités qui ont servi à amorcer le dialogue, on glisse vite à la pseudo-confiance, façon d'assimiler celui qu'on connaît depuis seulement cinq minutes à une vieille connaissance. En réalité, on se cantonne à des généralités de bon sens qui délimitent un terrain commun et qui permettent de laisser dans le non-dit les situations réelles, souvent fort dissemblables: l'éducation des enfants, le jardin, la maison, les tâches domestiques...

La quête identitaire

Cette sociabilité est à la fois l'effet et la mise en scène d'une appartenance locale commune. A Carpentras, aller au marché c'est réaffirmer ou revendiquer une identité collective. Parce qu'il est considéré comme une véritable institution de la cité, y acheter ses rougets ou ses olives est une façon de se prouver à soi-même et de démontrer aux autres qu'on est bien du coin — qu'on le soit réellement ou qu'on prétende l'être, car, pour être «quelqu'un» aujourd'hui en France, il faut être de quelque part. C'est à l'aide d'une ou deux allusions subtiles — «Vous les faites toujours, vos petites caillettes!?» — que l'on se fait reconnaître, du charcutier par exemple, comme un habitué. Le marché est ainsi, pour tous les

Parisiens propriétaires dans la région, l'occasion de faire provision d'attaches locales.

Cette sociabilité ne saurait se passer de l'historicité du lieu: le marché se tient effectivement le même jour et au même lieu depuis des temps immémoriaux. Le seul fait d'acheter ses fromages de chèvre ou ses lacets place du Palais (une ancienne résidence des papes d'Avignon au 14^e siècle) prend alors une dimension symbolique. Mais si le marché de Carpentras apparaît aujourd'hui comme traditionnel, c'est par un effet d'artifice voulu. Un marché forain comme celui-ci est une série de clins d'œil à un monde disparu: les pommes de terres sont encore pleines de terre et les carottes ont leurs fanes, comme si le commerçant les avait arrachées lui-même à l'aube de la terre de son jardin.

Le goût du temps jadis

Les clients et les forains ne sont d'ailleurs pas les seuls à s'efforcer de donner au marché une coloration archaïque: la municipalité aussi, par de multiples allusions historiques, cherche à recréer le marché d'autrefois. Elle regroupe les produits, comme cela se faisait du temps où le marché était aussi un marché de gros divisé en petites places marchandes spécialisées, où se négociaient les productions artisanales et agricoles de la région (marché aux blés, aux aulx, aux feuilles de mûrier...).

De cette fonction ancienne, il ne subsiste qu'une seule trace: le fameux marché aux truffes, le plus important de France. Il se tient à l'écart, entre initiés, fréquenté par les professionnels de la truffe: courtiers et conserveurs d'une part, «rabassiers» d'autre part — c'est-à-dire les paysans de la région qui, à temps perdu, mais avec passion, cherchent les truffes en solitaire avec leur chien dans les collines des environs. C'est une sorte de cérémonie, presque secrète, dont on ne cherche pas en tout cas à faire un spectacle, mais qui donne au marché de Carpentras sa touche d'authenticité.

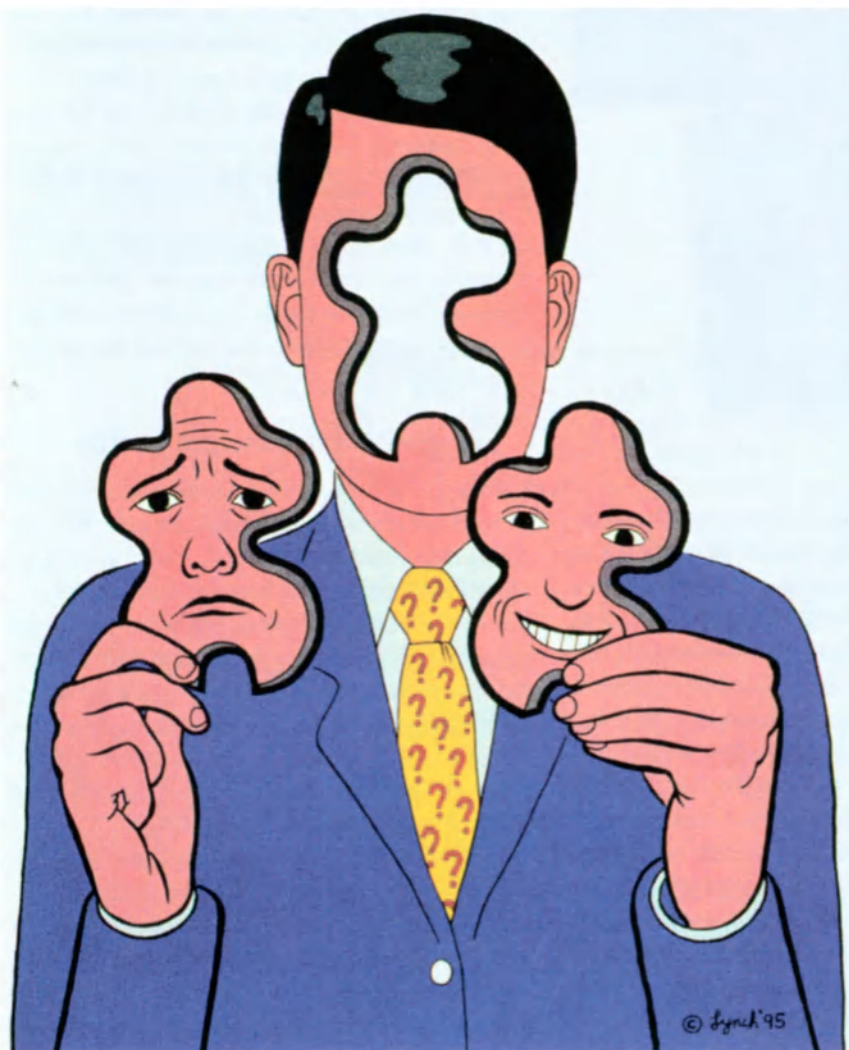
Grâce à tous ces signes, le chaland du marché de Carpentras éprouve, quelques heures par semaines au moins, le plaisir de se sentir un « vrai » Comtadin faisant ses courses sur un marché typique de la Provence éternelle. Au nom de cette identité partagée, et sous le couvert de l'anonymat, il peut, transgressant les usages ordinaires, pratiquer une amitié généralisée aussi joyeuse que feinte, qui n'est pas sans rappeler la *philia* qu'Aristote place au principe de la *polis*. Et quoique chacun vienne s'y livrer à une activité privée, on fait ainsi de l'espace commun de la cité un usage public. ■

1. Un petit pâté aux herbes qui est une spécialité régionale. NDA

Le choc des réformes

Face à la réforme économique en cours dans la société russe, l'opinion apparaît partagée.

PAR IOURI LEVADA



Michael Lynch © Stock Illustration Source, Paris

En outre, la situation politique et la répartition des forces au sein du pouvoir rendaient impossible la réalisation de la réforme selon le plan prévu. Les changements se faisaient trop lentement et dans le désordre, ce qui les rendait pénibles pour la majeure partie de la population. Il a fallu plusieurs années pour que les premiers enthousiasmes et les premières déceptions à l'égard de l'économie de marché le cèdent à des appréciations plus lucides et à une volonté d'adaptation aux conditions nouvelles.

Une société divisée

Comment se répartissent, ces dernières années, les opinions sur la nécessité de poursuivre la réforme économique dans le sens d'une économie de marché? Ainsi que le montre le tableau (page 28), près de la moitié de la population ne se prononce pas sur le bien-fondé de la poursuite des réformes. Les plus favorables à celles-ci sont les couches plus jeunes et instruites, les habitants des grandes villes. Il s'agit là de catégories de la population auxquelles les années de réforme ont procuré des possibilités accrues de faire appel à leur propre initiative et qui ont gardé une grande confiance en l'avenir des transformations. Les opposants les plus résolus à la poursuite des réformes sont les gens âgés de plus de 55 ans, les retraités, les habitants des villages, c'est-à-dire les parties de la population qui ont plutôt perdu que gagné au passage à une économie de marché.

Les plus riches, surtout les nouveaux «businessmen» et «managers», portent évidemment un jugement positif sur l'économie de marché. Parmi les plus hauts revenus, 48% sont favorables à la poursuite des réformes, 17% sont contre, tandis que pour les revenus modestes, 20% seulement sont pour et 35% sont contre. Cependant, la plus grande partie de ceux qui ont reçu une instruction supérieure et des spécialistes opte pour la pour-

Après l'effondrement du système d'économie planifiée de l'URSS, les réformes entreprises dans le contexte de conditions économiques difficiles furent accueillies par la population avec des sentiments mêlés. Beaucoup redoutaient une catastrophe économique et une explosion massive de mécontentement populaire: d'après le résultat des enquêtes, le summum des attentes anxieuses de la population a été atteint au début de 1992.

Dans le même temps était assez largement répandue l'illusion que la privatisation de l'économie pourrait être facilement réalisée et conduire le pays à un développement rapide. La plupart des Soviétiques n'avaient aucune idée des modalités de fonctionnement réel des mécanismes du marché, des structures financières, de la manière dont on pouvait recourir au droit de propriété, de la façon dont on pouvait accumuler, économiser, etc.

IOURI LEVADA,
économiste et sociologue russe.

suite des réformes, alors qu'un grand nombre d'entre eux vivent moins bien qu'avant leur introduction, souffrant de la crise de l'enseignement supérieur, de la science et du secteur des recherches dans l'industrie. Mais ils n'en gardent pas moins espoir dans le succès futur de la réforme.

Systeme juste et privatisation

A en croire l'ensemble des données fournies par des séries d'études d'opinion publique effectuées durant l'année 1996 sur un échantillon d'environ 9 600 personnes, 42% de la population considèrent comme «plus juste» un système économique fondé sur une planification et une distribution d'Etat, tandis que 37% sont pour un système fondé sur la propriété privée et des relations de marché; les autres ne savent que répondre. C'est l'opinion des personnes âgées qui fait pencher les sympathies en faveur d'un système planifié.

A l'heure actuelle, 26% des citoyens de Russie considèrent que la plupart des habitants se sont déjà adaptés aux changements intervenus dans le pays, 29% pensent qu'ils seront en mesure de le faire dans un avenir proche, tandis que 32% estiment qu'ils ne le pourront jamais; les 13% restant n'ont pas donné de réponse définie. Ce sont surtout les groupes plus jeunes, ceux qui ont le meilleur

niveau d'instruction et les plus actifs, qui sont prêts à s'adapter aux conditions nouvelles.

Ceux qui ont le plus de mal à s'adapter aux changements sont ceux pour lesquels changer leur mode de vie habituel présente des difficultés. Il s'agit surtout des habitants des petites villes et des villages de Russie, qui représentent près des deux tiers de la population du pays. La modernisation du secteur agricole implique des investissements énormes que personne ne peut faire à l'heure actuelle; les réformes dans le sens de l'économie de marché s'y font donc avec la plus grande difficulté, dans l'incompréhension, voire l'opposition d'une bonne partie des habitants des campagnes. C'est pourquoi la propriété privée de la terre, à laquelle les démocrates et les réformateurs s'efforcent de donner un statut légal, est défendue par les habitants des villes, mais n'est pas approuvée par la plupart des habitants des campagnes.

Pour ce qui est de la privatisation des entreprises, banques et autres activités, la plus grande partie de la population la perçoit à l'heure actuelle comme un phénomène parfaitement normal. Les préventions à l'encontre des riches propriétaires sont infiniment moins répandues qu'il y a quelques années. La majorité des gens estime néanmoins que les plus grosses entreprises, ou le monopole de l'énergie, doivent rester propriété de l'Etat. Les préventions les plus fortes demeurent à l'égard du droit de propriété des étrangers sur la terre et ▶

Vendeurs installés dans la rue, à Moscou.



Rob Hubers © Photos Pictures, Londres

► les grosses entreprises: nombreux sont ceux qui craignent encore que le capital étranger ne veuille faire main basse sur les richesses du pays.

Certes, le rapport des habitants de la Russie avec l'économie de marché ne se limite pas aux appréciations et prises de position subjectives que révèlent les nombreuses enquêtes d'opinion. Tous ceux qui vivent dans les conditions d'une transition, inachevée mais bien réelle, de la société vers une nouvelle réalité économique sont par ailleurs constamment amenés à définir et apprécier leur propre place au sein de cette réalité complexe. Relevons quelques-uns des traits essentiels de cette situation.

Une transition en marche

Environ le tiers de la population active de la Russie travaille actuellement pour le secteur privé, un sixième pour le compte de sociétés par actions appartenant à l'Etat. Mais même la moitié de la population active, qui travaille dans des entreprises et des organismes publics, vit dans une large mesure déjà dans le contexte de l'économie de marché et est amenée à tenir compte de ses règles.

L'économie de marché a presque partout compensé le déficit de biens de consommation qui était la marque inévitable du système planifié de distribution. Dans la liste des problèmes qui préoccupaient le plus la population, le manque de produits de première nécessité figurait au tout premier rang au

Galerias marchandes de la chaîne de magasins Goum, à Moscou.



ISIP © Hoq Qui, Paris

La dynamique des opinions sur la poursuite des réformes en faveur d'une économie de marché

mars 92 mars 93 avril 94 mars 95 mars 96

pour la poursuite des réformes	47	42	32	27	31
contre la poursuite des réformes	27	20	28	30	26
ne savent pas	26	38	40	43	44

début des années 90, alors qu'à l'heure actuelle, seul un petit pourcentage des personnes interrogées (7% en mai 1996, pour 2 400 personnes consultées) mentionne ce déficit, qui n'apparaît que parmi les derniers dans la liste des problèmes aigus. Au premier plan, on retrouve aujourd'hui des phénomènes liés à la «transition vers l'économie de marché» comme la hausse des prix (68%), la criminalité (59%), le chômage (55%), la chute de la production (55%). Environ 60% de la population estiment qu'on vit moins bien à l'heure actuelle qu'il y a cinq ans.

Les frontières de la Russie actuelle se sont largement ouvertes à la circulation des personnes, des marchandises, de l'information, ainsi que (dans une mesure bien moindre) des capitaux. C'est là une étape importante, encore que pleine de contradictions, de la mutation de l'économie et de la société russes vers une économie de marché. La majeure partie de la population se montre favorable à ces possibilités nouvelles et 10% des habitants usent dans la pratique de cette liberté d'effectuer des voyages d'affaires ou d'agrément hors des frontières de l'ex-URSS. Dans le même temps, l'opinion publique se montre très sensible aux débats incessants des médias sur les aspects négatifs des contacts avec l'extérieur, comme la sortie des capitaux, le poids croissant des biens de consommation, l'internationalisation des réseaux de criminalité organisée et la corruption des fonctionnaires.

La majorité des électeurs qui ont pris part au vote pour les élections présidentielles de cette année et soutenu Eltsine se sont prononcés en faveur du maintien des acquis de la réforme et contre le retour au passé. Près de 80% de ceux qui ont voté pour lui considèrent que la plus grande partie de la population s'est déjà adaptée ou s'adaptera dans un avenir très proche aux réformes, et 13% seulement estiment que cela ne se produira pas. A l'inverse, parmi les partisans du candidat communiste qui a été battu, 35% seulement admettent l'adaptation aux changements, tandis que 49% l'estiment impossible. Les positions à l'égard des réformes demeurent donc très tranchées à l'heure actuelle au sein de la société. ■



A Kagoshima, dans le sud-ouest du Japon, les employés d'une usine de céramiques font des exercices de gymnastique lors de la réunion hebdomadaire du personnel.



ISHI (P.S.) © Rapin, Paris

JAPON

Un capitalisme de sociétés

PAR HIROSHI OKUMURA

L'économie de marché est peut-être arrivée à un tournant...

Dans le Japon actuel, ce sont les entreprises qui sont les protagonistes de l'économie de marché, et celles-ci sont considérées comme des personnes morales qui existent par elles-mêmes. Les principaux actionnaires des grandes entreprises ne sont pas des individus, mais des sociétés interdépendantes, où une entreprise détient les actions d'une autre entreprise et inversement. Pour cette raison, j'appelle ce système un capitalisme de sociétés.

Il y a trois éléments concrets dans une économie de marché: les individus, les entreprises et l'Etat. Une étude sur ce marché suppose que l'on examine les relations entre entreprises et individus, entre entreprises et entreprises, entre entreprises et Etat. Au Japon, le volume des échanges entre entreprises est nettement supérieur à celui des

échanges entre entreprises et individus, ou entre entreprises et Etat. C'est une des caractéristiques du capitalisme japonais de sociétés. Par ailleurs, au classement des constituants de la richesse nationale, les entreprises du secteur privé arrivent largement en tête. En conclusion, les entreprises ont une supériorité écrasante sur les individus: elles les dominent, ou encore les «enveloppent».

Sur le marché des produits, où règne un oligopole de grandes entreprises, comme aux Etats-Unis et en Europe, les prix, la qualité et les services sont imposés aux individus par les entreprises — sur des bases qui ne sont évidemment pas des bases d'égalité.

La distribution de nombreuses marchandises (notamment dans les secteurs de l'automobile et du matériel électrique) se fait selon le principe des *keiretsu*, ou groupes de sociétés ►

► affiliées par intégration verticale. Les fabricants forment des keiretsu avec les grossistes et les détaillants; ils sont les donneurs d'ordres et visent par ce moyen le pouvoir de fixer les prix. Les gros revendeurs comme les supermarchés font concurrence à cette forme de distribution en proposant les prix les plus bas, mais ils maintiennent des relations de coopération avec les fabricants.

C'est avant tout sur le marché de l'emploi que s'affirme la supériorité de l'entreprise sur l'individu. «Emploi à vie, salaires à l'ancienneté et syndicats d'entreprise» caractérisent ce qu'on appelle le management à la japonaise. Mais les relations entre entreprises et individus n'étant pas égales, ce système d'emploi à vie conduit à l'absorption de l'individu par l'entreprise. Le mode de recrutement mérite attention. Le premier avril de chaque année, les entreprises recrutent toutes en même temps les nouveaux diplômés, les forment professionnellement au sein de l'entreprise et leur enseignent la culture maison, en affectant chacun à un poste de travail. Les employés continuent ensuite de changer de poste dans l'entreprise selon les rotations de personnel. C'est donc moins une «prise d'emploi» qu'une «prise de société». A ce stade, le mécanisme du marché ne fonctionne pas et le marché de l'emploi est inexistant. L'entreprise seule mène le jeu.

Ce sont en principe les syndicats qui font contrepoids à l'entreprise, mais au Japon ceux-ci se regroupent par entreprise et non pas par métier ou par secteur. Ils ne constituent donc pas une force d'opposition puissante. Au contraire, l'entreprise utilise le syndicat pour appliquer sa politique et sa gestion du personnel. Le principe de base du capitalisme de sociétés, c'est la priorité donnée à l'entreprise: le personnel lui voue un attachement total, et même les patrons privés, extérieurs à l'entreprise et associés à elle, sont sous son contrôle.

L'entreprise mère réunit régulièrement les responsables des sociétés affiliées, comme ici à Kyoto.



Dans les échanges entre entreprises, le moyen le plus courant est la transaction directe. C'est après avoir choisi son partenaire parmi une masse de partenaires potentiels qu'on fixe les conditions d'échanges. Ce système produit une compétition latente entre les entreprises, mais on ne peut encore dire que le mécanisme du marché fonctionne ici pleinement.

Les relations entre entreprises

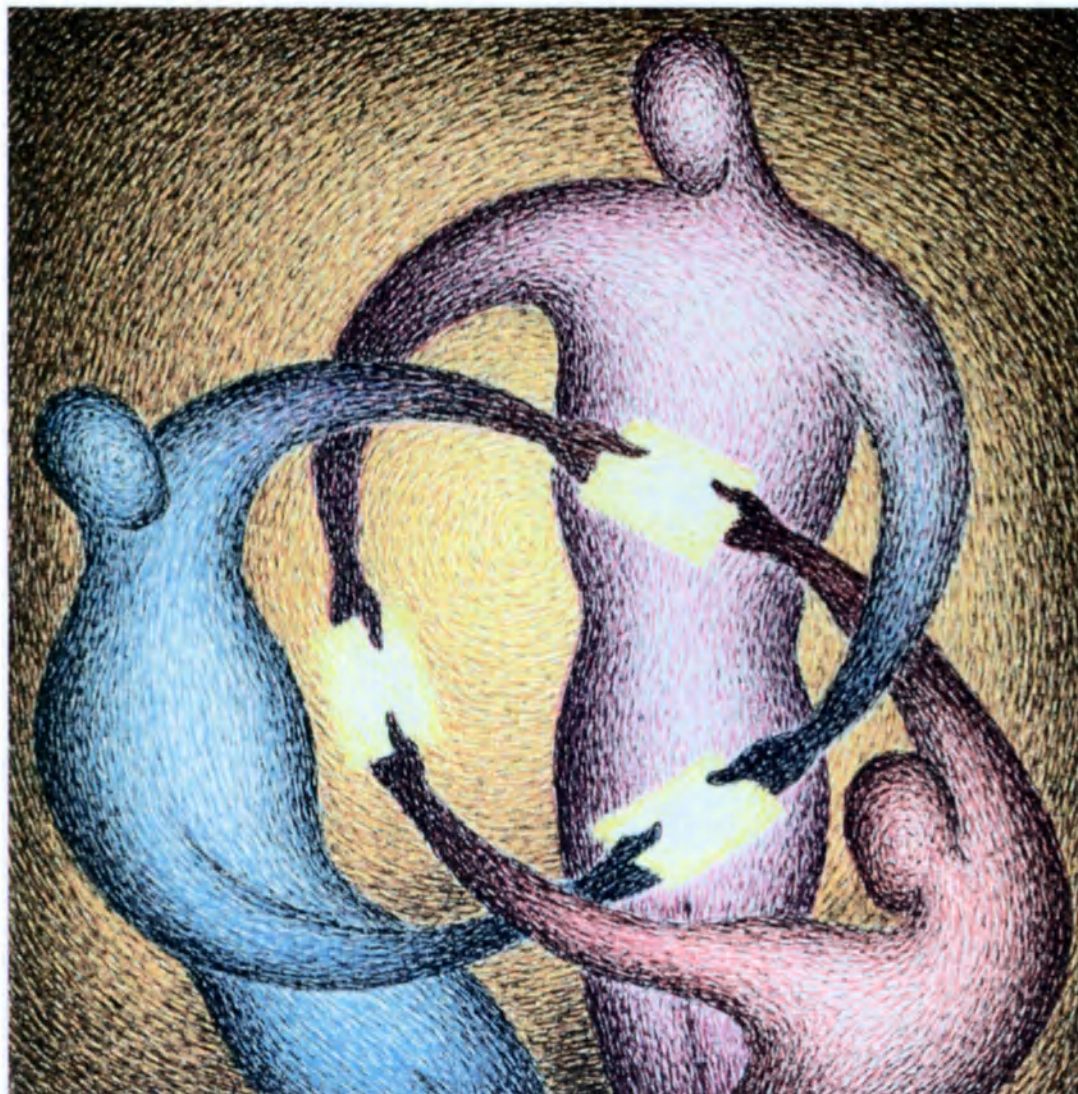
Pour choisir les partenaires qui effectueront avec elles ces transactions directes, les entreprises s'unissent en associations, qui prennent deux formes principales: les keiretsu et les conglomérats (grands groupes industriels). Ces derniers sont de grandes entreprises unies par intégration horizontale, chacune ayant de nombreuses sociétés affiliées. Les sociétés à l'intérieur d'un groupe sont interdépendantes par participation croisée de leurs actions respectives. Un club des présidents des principales sociétés se réunit périodiquement. Les échanges entre entreprises au sein de ces conglomérats sont coordonnés par les *sogo shosha*, les sociétés de commerce, qui jouent un rôle central.

Si, dans les keiretsu, les échanges sont décidés unilatéralement par la maison mère, au sein des conglomérats ils sont réciproques entre grandes entreprises. De tels échanges n'excluent pas complètement les nouveaux venus, ni n'accaparent toutes les transactions, mais il n'en reste pas moins que le mécanisme de l'économie de marché tel que l'expose la théorie de l'économie néoclassique ne fonctionne pas non plus ici.

«Une entreprise sans banque principale n'existe pas», dit-on au Japon. Cette banque principale est en règle générale le premier fournisseur de capitaux pour ses entreprises partenaires, dont elle est responsable. Si celles-ci font faillite, elle prend en charge leurs dettes; elle acquiert des obligations émises par l'entreprise. En outre elle est un actionnaire important de l'entreprise, laquelle détient de son côté des actions de la banque. Il s'agit donc bien d'un système de participation croisée.

Pour les keiretsu, comme pour les conglomérats et les banques principales, le meilleur moyen d'action pour l'union des entreprises est la possession d'actions. Au Japon, les banques et les sociétés d'affaires possèdent près de 70% des actions du capital de toutes les entreprises cotées en Bourse. La possession d'actions est cependant limitée par une loi anti-trust: les banques ne doivent pas détenir plus de 5% des actions émises par une société.

La possession d'actions d'une société par une autre vise à contrôler l'autre et à permettre des échanges continus et sur une longue durée (échanges «obligatoires» qui vont à l'encontre des principes de l'économie



David Ridley © Stock Illustration Source, Paris

de marché). Mais c'est également un moyen d'empêcher le rachat d'actions et la prise de contrôle par des entreprises extérieures. Après la libéralisation des échanges de capitaux dans les années 60, les grandes entreprises japonaises ont opéré de vastes manœuvres d'actionnaires pour la stabilité, afin d'éviter la mainmise des capitaux étrangers sur leurs sociétés.

Les relations entre l'entreprise et l'Etat

Ces manœuvres ont eu certaines conséquences néfastes sur la santé des entreprises, rendant en particulier plus difficile leur restructuration. Les banques et les grandes entreprises ont été prises de fièvre spéculative sur les actions et les terrains. D'où l'apparition d'une « bulle » monétaire qui n'a cessé de croître jusqu'à son éclatement au début des années 90, lorsque les prix des actions et des terrains ont brutalement chuté. Le déclin du capitalisme japonais de sociétés venait de commencer.

La trinité monde politique-haute administration-milieux financiers gouverne, dit-on,

le Japon. Par « milieux financiers », il faut entendre le regroupement des dirigeants des grandes entreprises qui dominent l'économie et qui sont effectivement liées au gouvernement, à l'Etat, lequel a rendu possible la forte croissance de l'économie japonaise en donnant, justement, priorité à l'entreprise et en mettant en place de nombreuses politiques d'aide et de protection.

L'application de cette politique favorable au développement des entreprises privées, dans des secteurs comme les finances et les services, s'est souvent faite sous forme de directives administratives ne dépendant pas de la législation, ce qui a conféré aux bureaucrates japonais des pouvoirs étendus. Cette triple entente explique les soutiens financiers en faveur d'un parti politique, les nominations de hauts fonctionnaires dans le privé, où ceux-ci entreprennent une deuxième carrière. Il en est résulté une collusion politiciens/hauts fonctionnaires/entreprises, qui n'a pas manqué de provoquer scandales et corruption (et qui, en principe, est étrangère au mécanisme d'une économie de marché).

Comparée aux anciens pays socialistes ►

« La trinité monde politique-haute administration-milieux financiers gouverne, dit-on, le Japon. »



► comme l'Union soviétique et la Chine, ainsi qu'aux pays de l'Europe de l'Ouest, la part occupée par les entreprises nationales au Japon est assez faible, et le secteur étatique n'y est pas aussi important. L'économie japonaise apparaît à cet égard comme une économie de marché et non comme une économie planifiée. Cependant, les entreprises privées y sont si étroitement liées à l'Etat qu'on pourrait dire qu'elle est une économie de marché dirigée par l'Etat.

Un tournant

A ces contradictions internes s'ajoutent les problèmes soulevés par l'implantation des entreprises japonaises à l'étranger (Amérique, Europe, Asie) sous forme d'investissements directs, au cours des années 70 et 80. L'excédent commercial du Japon vis-à-vis des Etats-Unis est aussi devenu un important problème politique, et les frictions entre le Japon et les Etats-Unis, dans le cadre de la concertation sur les problèmes structureaux nippo-américains, se sont multipliées.

Le capitalisme de sociétés montre ses limites. Dans les relations entreprises/individus sur le marché des produits, la domination oligopolistique devient ardue, notamment en raison du nombre croissant de marchandises en provenance de l'étranger. Pour ce qui est du marché de l'emploi, le système de l'emploi à vie commence à perdre de son importance, tout comme celui du recrutement à la japo-

Dans les relations entre entreprises et individus peut-être l'individualisme, un phénomène inhabituel au Japon, se substituera-t-il au principe de suprématie de l'entreprise.

HIROSHI OKUMURA,
économiste japonais.

naise. Les syndicats sont toujours des syndicats maison, et ils continuent d'appliquer leur politique de priorité donnée à l'entreprise, mais les syndiqués jouent de moins en moins le jeu, et le taux de syndicalisation est en baisse.

Dans les relations entre entreprises, on constate que la raison d'être des keiretsu est en train de faiblir et que les sociétés commencent à les quitter. Quant aux conglomérats, les structures industrielles se détachant du modèle des industries lourdes et chimiques, leur raison d'être commence également à s'estomper. Même le système des participations croisées y devient moins répandu.

L'institution de la banque principale perd aussi de sa vigueur. Depuis les années 80, les moyens de financement des entreprises se diversifient. Les manœuvres d'actionnaires pour la stabilité diminuent: la possession croisée d'actions par les sociétés commence à peser à certains industriels, qui se défont de leurs actions pour dégager du bénéfice.

Enfin, en matière de relations entre l'Etat et les entreprises, la déréglementation est depuis les années 90 l'une des grandes orientations du gouvernement. A la suite des fissures apparues dans la structure de la triade monde politique-haute administration-milieux financiers (scandales politiques, fin de la domination d'un seul parti) il devient de plus en plus difficile de conserver le système de contrôle qu'exerçaient ces trois milieux par soutien mutuel.

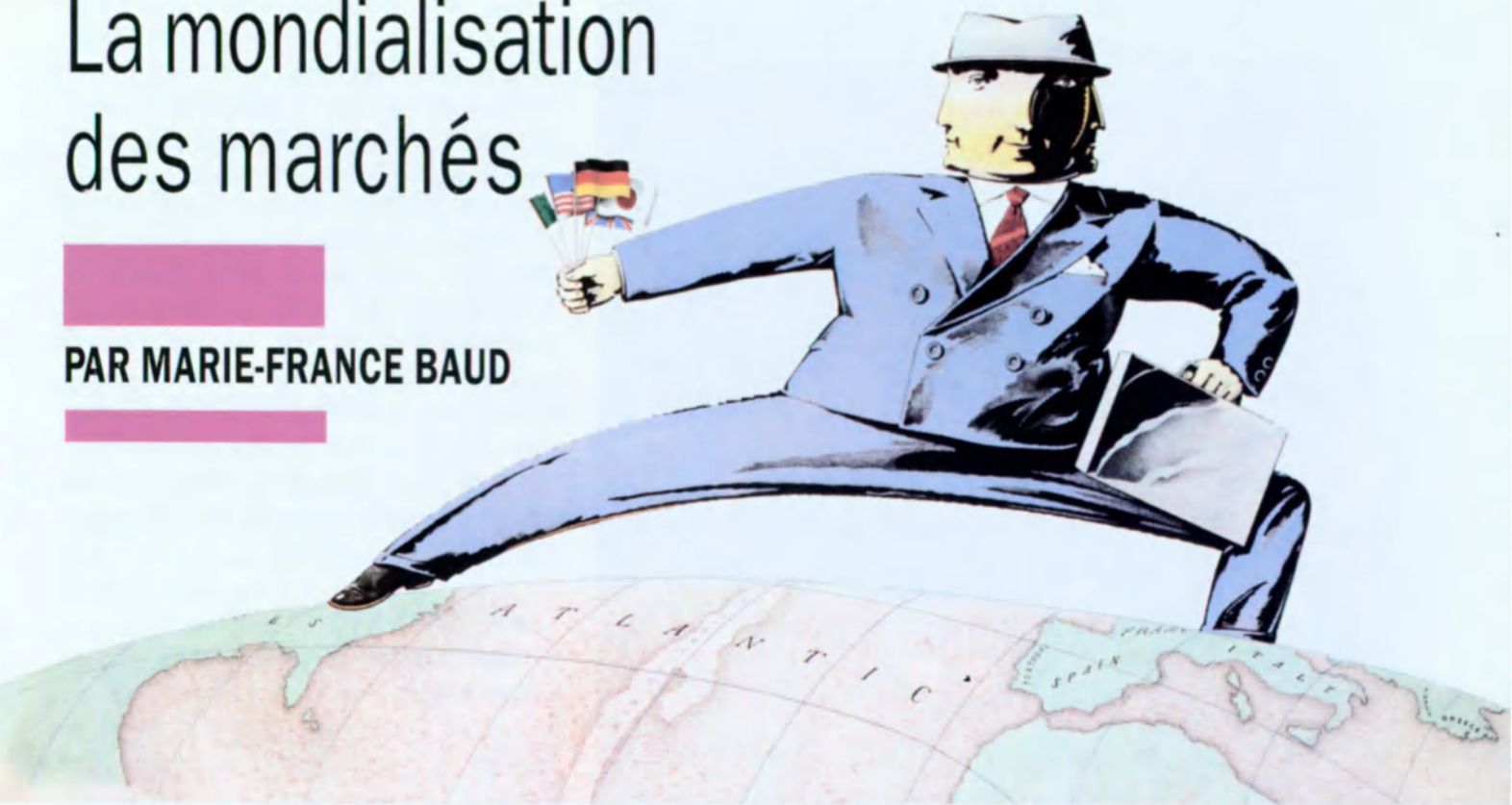
Comment l'économie de marché à la japonaise va-t-elle évoluer? Dans le sens d'une économie de marché à l'anglo-saxonne ou dans une direction inédite? Me risquant sur le terrain glissant des prévisions, je dirai que le 21^e siècle ne sera plus l'époque florissante des grandes entreprises, ni celle des sociétés par actions. L'entreprise en tant que telle ne disparaîtra pas. Elle restera même le moteur de l'économie. Mais en raison de structures industrielles de plus en plus éloignées de celles de l'industrie lourde et chimique, les grandes entreprises destinées à la production de masse reculeront devant de petites et moyennes entreprises dirigées par des industriels d'un genre différent. Je les vois reliées efficacement entre elles par des réseaux, et non plus par le système des keiretsu et des conglomérats.

Dans les relations entre entreprises et individus, on verra surgir, à la place du principe de la suprématie de l'entreprise, un phénomène inhabituel au Japon: l'individualisme. Une structure coopérative, ou encore un système radicalement autre, se substituera peut-être aux sociétés par actions. Non que celles-ci doivent disparaître, mais elles devraient coexister à l'avenir avec de nombreuses autres formes d'entreprises.

On peut rêver. N'est-ce pas le seul moyen d'avancer? ■

La mondialisation des marchés

PAR MARIE-FRANCE BAUD



Phil Huling © Stock Illustration Source, Paris

La mondialisation, phénomène majeur de ces dernières années, profite aux pays forts et marginalise les plus faibles.

Plutôt ignoré pendant les années de forte croissance et la deuxième partie des années 80, le phénomène de mondialisation ou de globalisation de l'économie se trouve maintenant au cœur des débats. Il n'est pourtant pas récent: sous le double impératif de la taille et de la compétitivité, les entreprises de tous pays prennent depuis déjà longtemps position partout dans le monde où la croissance est vigoureuse. Elles plantent leur drapeau là où elles peuvent réaliser des gains de productivité. Leur stratégie d'expansion a été favorisée par la globalisation financière (libre circulation des capitaux, abandon du contrôle des changes).

Cette volonté de conquérir de nouvelles places en s'implantant directement sur les marchés convoités a, bien entendu, renforcé l'éclatement de l'acte de production. Les échanges, notamment ceux de produits manufacturés, se sont accrus au détriment des produits bruts agricoles, miniers, énergétiques: de 50% en 1970, ils sont passés à 70% dans les années 1990, selon une étude réalisée par la Communauté européenne en mai 1993.

Les investissements directs à l'étranger

ont également fortement progressé, mais ils restent circonscrits à l'intérieur de chacune des trois régions les plus développées du monde: l'Asie du Sud-Est et le Japon, l'Amérique du Nord, l'Europe. Quant aux marchés, ils ont tendance à s'intégrer à l'intérieur de chaque zone plutôt qu'entre zones différentes. Par exemple, en 1993, l'industrie japonaise avait investi en Asie (sa première destination) 65 milliards de dollars, soit plus que les Etats-Unis et l'Europe réunis. Cependant, la perméabilité s'accroît: en 1995, les Etats-Unis ont été les premiers bénéficiaires des flux nets d'investissements directs français à l'étranger.

Cette montée en puissance des investissements directs à l'étranger a eu pour conséquence d'accroître l'approvisionnement international des groupes industriels des pays développés: ces groupes restructurent maintenant leurs activités à l'échelle planétaire. Pareilles manœuvres bouleversent le paysage de la concurrence, mais aussi celui des compétences en accélérant la redistribution des cartes et en relocalisant leurs activités dans les pays à bas salaires. Une part croissante du commerce international des biens intermédiaires ▶

MARIE-FRANCE BAUD,
journaliste économique française.

Sur les 23 000 milliards de dollars que représentait le Produit intérieur brut mondial en 1993, 18 000 milliards provenaient des pays industrialisés contre seulement 5 000 milliards pour les pays en développement alors que ces derniers représentent près de 80% de la population de la planète.

Au cours des trente dernières années, la part des 20% de personnes les plus pauvres dans le revenu mondial est tombée de 2,3% à 1,4%. Dans le même temps, la part des 20% les plus riches passait de 70 à 85%. L'écart de revenu entre les 20% les plus riches et les 20% les plus pauvres a doublé, passant de 30/1 à 60/1; la proportion de personnes qui ont connu une croissance annuelle de leur revenu supérieure à 5% a plus que doublé (passant de 12 à 27%). La proportion de la population mondiale connaissant une croissance négative de ce revenu a plus que triplé (passant de 5% à 18%).

La fortune des 358 individus milliardaires en dollars que compte la planète est supérieure au revenu cumulé des pays où vivent 45% des habitants de la planète.

Source : Rapport mondial sur le développement humain 1996, PNUD

► résulterait des échanges entre sociétés appartenant aux mêmes entreprises multinationales. Les échanges à l'intérieur d'un même groupe représenteraient 25% du commerce mondial.

Mondialisation et paupérisation

La mondialisation de l'économie était justement à l'ordre du jour du sommet des sept principaux pays industrialisés, le G7, qui s'est tenu en France, à Lyon, en juin 1996. En effet, si elle est bénéfique pour le commerce mondial, elle a aussi des conséquences négatives pour la cohésion sociale comme pour l'équilibre du système monétaire et financier. En témoignent les 19 millions de chômeurs que compte le continent européen, où la croissance stagne à moins de 1%, ainsi que le séisme déclenché par la crise mexicaine au cours de l'hiver 1994-1995.

Selon le dernier rapport du Programme des Nations Unies pour le développement (PNUD), en termes purement économiques, les années 80 se sont soldées par une baisse de revenus dans 70 pays. Et pour la seule période 1990-1993, le revenu moyen a chuté d'au moins un cinquième dans quelque 21 pays, essentiellement en Europe de l'Est et dans la Communauté d'Etats indépendants (CEI).

La mondialisation profite aux pays les plus forts et désavantage les pays faibles: «entre 1960 et 1990, les pays les plus pauvres, dans lesquels vivent 20% de la population mondiale, ont vu leur part dans les échanges mondiaux passer de 4% à moins de 1%», souligne le rapport du PNUD. Entre 1970 et 1994, les flux d'investissements privés destinés aux pays en développement sont passés de 5 à 173

milliards de dollars, mais les trois quarts sont allés à dix pays à peine, situés en Asie du Sud-Est et en Amérique latine.

Pourtant, en 1995, la Banque mondiale a estimé que le développement du commerce international et des marchés financiers favoriserait une croissance économique durable et que celle-ci contribuerait à améliorer considérablement les conditions de vie des pays en développement qui, selon ces prévisions, en viendraient à assurer 38% de la production mondiale en 2010, contre 22% dans les années 80. Les pays en développement représenteraient alors la moitié de la consommation mondiale et de la formation de capital en termes de prise en compte de la quantité de biens et services pouvant être achetés.

Délocalisation et chômage: un rapport ambigu

De nombreux pays développés ont compris qu'il était dans leur intérêt d'internationaliser le processus de fabrication. Aussi délocalisent-ils leur production industrielle pour profiter de bas coûts salariaux et pour se rapprocher des sources de matières premières ou de produits primaires.

Peut-on pour autant rendre les délocalisations responsables du chômage dont souffrent la plupart des pays développés? Pour certains, comme Charles Oman, qui dirige à l'Organisation de coopération et de développement économiques (OCDE) un groupe de travail sur ces problèmes, le sous-emploi serait plutôt dû à la difficulté de passer d'un processus massif de production industrielle à des méthodes plus souples, plus productives, et s'accompagnant de nouvelles technologies. Bref, de quitter l'ère

Activité fébrile à la Bourse de Mexico (le 5 janvier 1995), lors de la crise financière qui a frappé le pays.



Dan Groschong © Sigma, Paris

de la mécanisation pour entrer dans l'ère de l'automatisation.

L'enjeu fondamental des délocalisations, selon certains économistes, porte, non pas sur la capacité de résister à la concurrence des pays à bas coûts salariaux, mais sur la capacité à conquérir des parts de marché dans le domaine des produits élaborés et des technologies de pointe. L'amalgame entre suppression d'emplois et redistribution de la production occulterait les vrais problèmes.

Les accords de Washington

Dans un régime de taux de change fixes, les mécanismes de change ne jouent qu'un rôle secondaire. Le développement des relations internationales et la libéralisation générale des mouvements de capitaux ont suscité un nouveau mécanisme de formation des cours de change. Depuis les accords de Washington de décembre 1971, qui mirent à mal le système monétaire international de Bretton Woods (1944, où chaque monnaie avait une parité fixe exprimée en or), la majorité des Etats ont cessé de définir la valeur officielle de leur monnaie. C'est l'évolution, constatée ou anticipée, des taux qui fait évoluer les cours de change bien plus que la valeur de la devise.

Dernier effet pervers, la globalisation financière et la déréglementation ont introduit une réelle fragilité au sein de l'économie mondiale: les orientations macroéconomiques paraissent guidées par l'opinion des marchés plus que par les choix politiques dont les gouvernements sont pourtant comptables face à leurs électeurs. Pis encore, les comportements financiers peuvent dégénérer en mouvements cumulatifs, à la hausse ou à la baisse, et, du coup, propulser les cours à des niveaux sans rapport avec les données économiques fondamentales, les marchés étant incapables de s'autoréguler. A la recherche de la rentabilité maximale, 1 000 milliards de dollars changent de pays toutes les 24 heures. Ces flux de capitaux, tout en ouvrant le monde au fonctionnement d'un marché financier planétaire, dépossèdent en même temps les pays les plus puissants d'une grande partie de leur autonomie en termes de taux d'intérêt, de taux de change et d'autres aspects de la politique financière, s'inquiète le PNUD.

Cette mondialisation sans frein engendre un développement économique sans harmonie et sans création d'emplois, qui provoque



Rhodri Jones © Panos Pictures, Londres

une paupérisation croissante: il y a actuellement 25 millions de pauvres en plus chaque année. Les écarts de performance économique se creusent à tel point qu'il se crée deux mondes distincts, deux pôles toujours plus distants entre les riches et les pauvres.

A la fin de leur sommet de cette année, les sept principaux pays industrialisés ont appelé à un nouveau partenariat mondial pour le développement, qui associe pays en développement, pays développés et institutions multilatérales afin que les pays pauvres bénéficient de la mondialisation. N'est-ce qu'une déclaration de circonstance, ou les décideurs politiques auraient-ils pris enfin conscience de cette nécessité? ■

Réclame de produits occidentaux à vendre dans une boutique de Kunming, capitale du Yunnan, province de la Chine méridionale.

La bourse, un marché des valeurs

PAR EMMANUEL VAILLANT



Façade principale de la Bourse de New York.

Paolo Koch © Rapho, Paris

EMMANUEL VAILLANT,
journaliste français.

La Bourse est née en Europe au milieu du 16^e siècle. A côté des marchés et des foires aux marchandises se créent des lieux d'échanges sur des lettres de créance ou des actions de compagnies de négoce qui facilitent le développement du commerce. Le terme même de «bourse» serait apparu en 1549, à Bruges (dans l'actuelle Belgique), du nom de la famille Van der BÛrse dont l'hôtel servait aux commerçants qui y négociaient des valeurs mobilières.

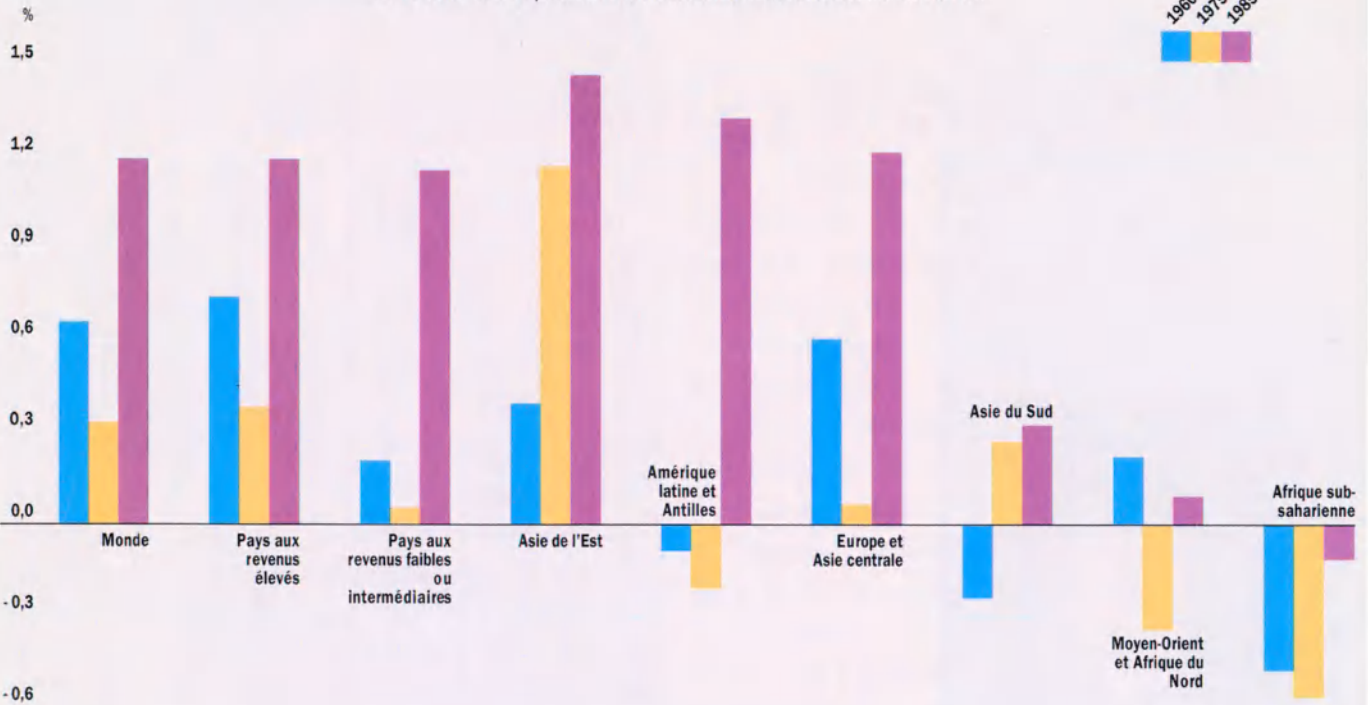
Jusqu'à la fin du 19^e siècle, Bruges, Anvers, Lyon, Amsterdam, Paris et Londres vont tour à tour s'imposer comme les premières places financières. Ces marchés vont être au cœur du système capitaliste en permettant la rencontre entre épargnants (les particuliers et les banques) et investisseurs (l'Etat et les entreprises).

On distingue deux grandes catégories de valeurs. D'une part, les **actions** sont des titres représentant une fraction du capital d'une société et offrant une rémunération (les dividendes) variable selon le bénéfice de la société. D'autre part, les **obligations** équivalent à des prêts émis à plus ou moins long terme et garantissant à leur détenteur un intérêt fixe. Les prix sont fixés à la hausse ou à la baisse par la confrontation d'une offre et d'une demande et donnent lieu à des mouvements de spéculation.

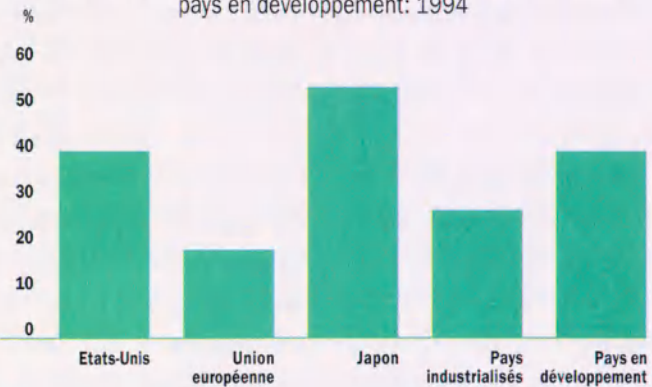
Tout au long du 20^e siècle, les bourses de valeurs à travers le monde ont largement contribué au financement des économies nationales. Wall Street, à New York, est aujourd'hui la principale place financière, en concurrence avec les bourses implantées en Asie (notamment à Tokyo, Hong Kong et Singapour) et en Europe (à Francfort, Londres, et Paris). Sur ces marchés financiers, qui se mondialisent tout en développant des produits de plus en plus complexes, les cours des valeurs qui s'échangent sont sensibles à des facteurs aussi bien économiques que monétaires, politiques, voire psychologiques.

Il est parfois reproché à ces marchés, d'un type particulier, de fonctionner à l'image d'une «bulle financière» en produisant des profits purement spéculatifs qui, par là-même, ne participent pas au développement de l'économie dite réelle, c'est-à-dire l'industrie, le commerce et les services. ■

L'évolution de la part du commerce réel dans le PIB: 1960-1994



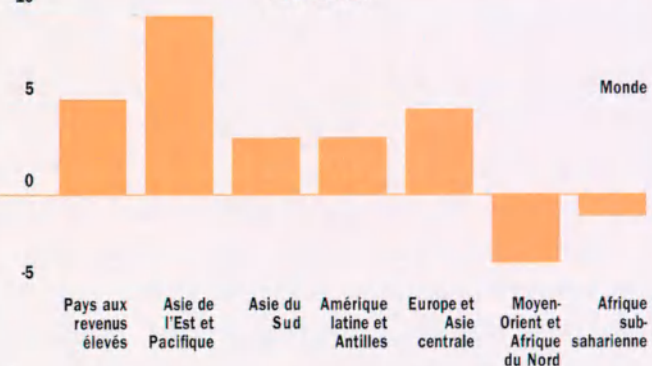
Répartition des importations de marchandises en provenance des pays en développement: 1994



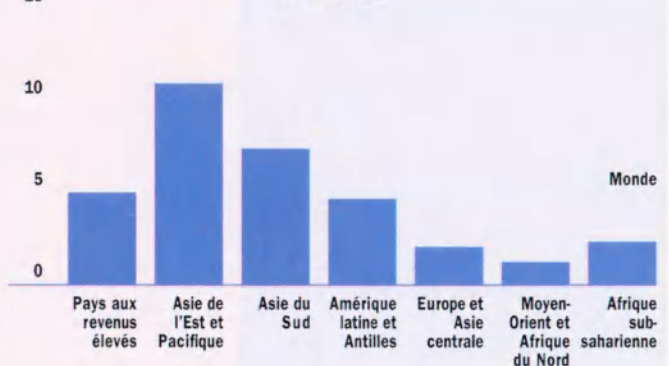
Répartition mondiale des exportations de marchandises: 1994



Croissance annuelle moyenne des importations: 1981-1993



Croissance annuelle moyenne des exportations: 1981-1993



Source: Global Economic Prospects and the Developing Countries. Banque mondiale, 1996.

La poésie, une école de liberté



Federico/Da Jacques Monod

Comment ne pas s'interroger sur la fortune que connaît l'art lyrique dans le monde? Cet art qui conjugue en une alchimie sublime le verbe, la musique et le visuel, va occuper aux 18^e et 19^e siècles toutes les cours et les scènes de France, d'Allemagne, d'Autriche, d'Espagne ou d'Angleterre. Les grandes œuvres qui jalonnent son histoire et son évolution pendant quatre siècles constituent autant de moments privilégiés où la création musicale atteint une sorte de perfection. A travers les âges, Monteverdi, Lully, Scarlatti, Haendel, Rameau, Gluck, Mozart, Beethoven, Wagner, Verdi, Berlioz, Bizet ou Glinka recueillent l'héritage du passé et innovent. Quelle que soit la matière dramatique, quelle que soit la forme, ils imposent leur loi — celle de l'évidence créatrice.

Des Cassandres ont pu prédire la mort de l'opéra en notre siècle. Il est vrai que le cinéma et la télévision ont remplacé depuis plus d'un demi-siècle l'opéra comme grand divertissement populaire. L'opéra, spectacle ruineux, tributaire du mécénat public ou privé, n'en demeure pas moins le rêve de la plupart des compositeurs d'aujourd'hui et connaît toujours la faveur du public — je le constatai encore récemment, dans les arènes de Vérone, en assistant à une représentation de la *Carmen* de Bizet, mise en scène par le maître Franco Zeffirelli sous la direction d'orchestre de Daniel Oren.

Comment ne pas songer, aussi, à ces grandes voix qui, au cours des quarante dernières années, ont su redonner à l'art lyrique une grandiose authenticité? Elles émerveillent le public par la pureté de leur timbre, l'élégance du phrasé, la perfection du style. Je pense en particulier à Mounserat Caballé, à Plácido Domingo, à Barbara Hendricks, à José Carreras, qui m'ont fait l'honneur de rejoindre le corps des Ambassadeurs de bonne volonté de l'UNESCO. Ils défendent l'idéal de l'Organisation, notamment en ce qui concerne les échanges entre cultures différentes et la formation et la participation des jeunes aux activités créatrices. Ils soutiennent aussi un projet qui me



J'ai pour totem la paix (1971), tableau du peintre algérien Mohammed Khadda (1930-1991).

tient particulièrement à cœur et dont j'ai longuement discuté avec les responsables de la municipalité de Vérone: la création d'un Institut international pour l'opéra et la poésie.

Pour faire le point sur l'opéra, son fonctionnement, son avenir, l'influence qu'exercent sur cet art les nouvelles technologies, la formation des jeunes, un tel Institut pourra constituer un lieu de rencontre et de réflexion. Les plus grands spécialistes de la question pourront s'y réunir et apporter toute la rigueur scientifique possible, avec les données et informations spécialisées nécessaires. Il va sans dire qu'une place toute particulière devra être accordée aux traditions de l'opéra non européen — qu'il soit de Pékin, de Java ou de Bali.

L'autre composante de l'Institut sera centrée sur l'univers poétique. Dans ma vie, il y a une succession de parenthèses où j'occupe des fonctions différentes, mais je reviens toujours, dans le silence du soir ou du matin, à la poésie. Je ne puis être et ne veux vivre que dans l'espace et la liberté du poème. La poésie est une école de liberté. Malgré les barrières et les inégalités qui subsistent dans le monde (et je les vois de très près lors de mes voyages de travail pour l'UNESCO), ce sont les écri-

vains, poètes, romanciers et penseurs qui contribuent le plus à modifier les mentalités, à lever les interdits, à dénoncer et briser les tabous. Les mots, chauffés à blanc, ont le pouvoir de dessouder les chaînes. La parole est quelquefois toute-puissante.

Toute ma pensée est liée à la culture de la paix, par où je crois rejoindre la flamme originelle, l'âme de l'UNESCO, cette institution intellectuelle et morale du système des Nations Unies. Or je pense que la poésie apporte son eau pure au moulin d'une morale à repenser. Est-il vain et illusoire de rêver à une autre société, capable d'engendrer un homme nouveau et de perpétuer des rapports humains harmonieux? Est-il fou de vouloir en finir avec une pratique meurtrière (la guerre) et d'en réinventer une autre (la paix) qui tienne compte de l'expérience? La poésie que j'aime n'est pas un jeu gratuit. Elle est cette articulation interne entre poétique, éthique et politique.

Rien n'est jamais achevé dans l'histoire. Ni dans celle des hommes, ni dans celle du langage. Il appartient au poète d'être un ferment du renouveau de la pensée active et des valeurs qui font l'honneur de l'espèce, qui la conduisent à vouloir constamment se dépasser. La poésie est un contre-feu essentiel, face au déferlement de la barbarie et à ses multiples visages: aberrations idéologiques et technologiques, violences, nationalismes, fanatisme religieux ou politique, racisme, intolérance, refus du partage. En appeler à la poésie, alors qu'elle est intemporelle, immatérielle, désarmée? Oui, parce que le mot y est porté à incandescence et qu'alors il parle à chaque être humain. Contre cette parole, se brisent l'injustice et la haine; dans cette parole se tient la commune mesure de l'amour. Oui, la poésie est une arche d'alliance, *notre* arche d'alliance. Elle offre à chacun de nous, au poète comme à son lecteur, le sens du monde, dans ses replis les plus mystérieux, ses aspects les plus contradictoires, et ses envolées les plus sublimes. ■

«Le rêve qui me hante
je le garderai
jusqu'à mon dernier souffle.
Ce rêve
est mon oxygène
le rêve que l'amour
habite enfin
en chacun de nous.»

Federico Mayor,
Eaux-fortes.

Le parc des volcans de Hawaïi

par France Bequette

Selon la légende, poussée par le démon du voyage à la recherche d'un lieu où s'établir, Pele, déesse du feu, fille de Moe-moea-au-lū (le fauteur-de-troubles) et de Haumea (la Terre-mère), débarqua successivement sur toutes les îles Hawaïi avant de trouver celle qui lui convenait. Mais à chaque fois qu'elle creusait de sa bêche magique un puits-de-feu où s'installer, les vagues de la mer venaient l'éteindre. Enfin elle trouva, au sud-est de la Grande île, le foyer de ses rêves: le volcan de Kilauea.

Attachés à leurs traditions, les Hawaïiens continuent d'offrir à leur déesse des viandes, du poisson, des fruits et des fleurs qu'ils viennent déposer au bord du cratère de Halemauama, lieu sacré de l'archipel. Ce sanctuaire se trouve maintenant au cœur du parc national des volcans, créé en 1916 par décret du Congrès américain et devenu en 1980 l'une des 337 réserves de biosphère

Bernache néné (*Branta sandvicensis*).



Stephen Krasemann © Jacana, Paris



I. et V. Krafft © Hoa Qui, Paris

Fleuve de lave sortant du Kilauea

de l'UNESCO. Statut légal qui n'entrave en rien les pratiques traditionnelles des autochtones. Les Hawaïiens de souche qui ont coutume de s'y rendre bénéficient d'un statut spécial, élaboré en concertation avec la direction du parc: dispensés du droit d'entrée (5 dollars), ils peuvent y cueillir les plantes médicinales dont ils ont besoin, et les femmes sont autorisées à se purifier aux sources de vapeur.

Le jardin d'Eden

Le parc des volcans reçoit environ deux millions de visiteurs par an. Leur accueil est remarquablement organisé. Un vaste centre à cet effet multiplie expositions et projections, propose toutes sortes de documents ainsi que des sorties à thème accompagnées. Un réseau de routes goudronnées permet de longer en voiture le bord du Kilauea ou de descendre

jusqu'à la mer. La diversité des paysages est étonnante et les pistes de randonnée se multiplient à l'infini. Sous un soleil perpétuel, on passe des cratères fumants, gris argent, des banes de soufre orange et des déserts minéraux à des forêts luxuriantes où d'immenses fougères se mêlent aux sombres frondaisons des arbres. On peut aussi gravir les 4 170 mètres du Mauna Loa (la «Grande Montagne»), édifié par coulées de lave successives, et dont le sommet, parfaitement arrondi, est parfois enneigé.

L'histoire de l'apparition de la vie sur cet archipel de 124 îles, dont huit grandes, très isolé dans le Pacifique, est passionnante. Surgi de l'océan il y a 70 millions d'années, il n'a accueilli ses premiers occupants humains (des Polynésiens venus des îles Marquises) qu'il y a 1 600 ans. Ils y trouvèrent des plantes et des insectes apportés par le vent, les oiseaux ou la mer, mais aucun mammifère terrestre. Ce détail a son importance car, en l'absence de prédateurs, la faune comme la flore évi-

tent de dépenser leur énergie en moyens de défense inutiles.

Avant l'arrivée des monstres, passagers clandestins des premiers voiliers, un petit oiseau endémique, l'apapane rouge (*Himatione sanguinea*), ignorait le paludisme. Depuis, il en meurt. Avant l'introduction des chèvres, la menthe et la sauge n'avaient pas besoin de sécréter un puissant parfum protecteur. Le parc se bat pour que la dernière espèce d'oiseau endémique, la bernache néné, ou oie de Hawaï (*Branta sandvicensis*), promue emblème national, ne s'éteigne. Le zoologiste américain Stuart Pimm a calculé que 101 espèces d'oiseaux au moins ont déjà disparu de Hawaï depuis que l'homme s'y est installé.

L'ennemi dans la place

L'isolement de Hawaï explique son taux extraordinairement élevé de plantes endémiques: 95% des quelques 1 000 espèces recensées sont uniques au monde — et font accessoirement le régal des nouveaux venus sur l'archipel, comme le cochon sauvage (*Sus scrofa*). Selon le botaniste Charles Lamoureux, directeur du Lyon arboretum d'Honolulu, environ la moitié d'entre elles devraient être considérées en danger, même si elles ne figurent pas encore toutes sur une liste officielle.

On y rencontre aussi 5 000 espèces introduites, dont 25 exercent des ravages. Les plus terribles sont l'arbre de feu (*Myrica faya*) venu des îles Canaries, la goyave-ramboise (*Psidium cattleianum*) du Brésil, la poka banane (*Passiflora molissima*) d'Amérique du Sud, et la «malédiction de Coster» (*Clidemia hirta*) d'Amérique centrale. Toutes



Banc de soufre volcanique.

Fougères arborescentes à Hawaï, la plus grande île de l'archipel.



FRANCE BEQUETTE, journaliste franco-américaine.

poussent dru, recouvrent, enlacent, étouffent les premières occupants. La guerre leur a été déclarée: un insecte importé des Canaries doit détruire son compatriote, l'arbre de feu. Mais les résultats sont bien lents à venir. Une botaniste de la réserve, Linda Pratt, a essayé divers herbicides, mais la tâche est d'autant plus ardue qu'il ne faut pas risquer de détruire les bons voisins ou de polluer l'eau. Enfin, des affiches placardées partout ne sont pas sans rappeler aux cinéphages certains westerns: «Wanted, dead or alive» («Recherché, mort ou vif»), avec, au-dessous, le nom et la photographie du criminel, en l'occurrence une plante prolifique, le miconia, dont il faut se débarrasser à tout prix avant qu'il ne conquière toute l'île, comme à Tahiti, en Polynésie française, où il a envahi les trois quarts des espaces boisés.

La protection du parc passe aussi par l'élimination de certaines espèces de mammifères terrestres introduites par l'homme. Pour cela, Jim Martin, administrateur du parc, s'attache — une fois n'est pas coutume — le concours des braconniers sur la réserve. L'élimination des chats sauvages peut faire pleurer les cœurs sensibles, mais il faut choisir entre eux et le pétrel de Hawaï (*Pterodroma phaeopygia sandvicensis*) dont ils dévorent les œufs et les petits. En revanche, l'éradication des chèvres a été un succès. En 1980, leur nombre est passé de 15 000 à moins de 100. Alors que 11 000 cochons ont été tués entre 1930 et 1970, on estime qu'il en reste encore quelque 4 000.

Hormis la chasse, construire des clôtures est une bonne solution, mais

qui revient cher. Et Jim Martin se plaint du manque de crédits: la surveillance de la réserve exige de 15 à 20 gardes alors qu'elle n'en compte que huit. Le parc ne peut plus se payer des chercheurs; ceux qui viennent dépendent désormais d'organismes extérieurs. En novembre 1995, la réserve a fermé ses portes en signe de protestation. Le public s'est d'abord montré compréhensif mais, au bout de trois semaines, des émeutes ont éclaté et il a fallu la rouvrir.

Situation d'autant plus préoccupante que la zone est dangereuse: les falaises côtières s'écroulent et la lave peut jaillir à tout moment, car les volcans Mauna Loa et Kilauea sont parmi les plus actifs du monde. Au point qu'il a fallu tailler dans de récentes coulées de lave pour rétablir certaines routes.

Avau-l'eau?

Si le parc des volcans constitue une zone centrale bien délimitée, on ne voit encore sur les plans ni la zone tampon, ni la zone intermédiaire qu'exige une réserve de biosphère. Jim Martin explique qu'en réalité un partenariat existe déjà avec la prison fédérale et les domaines privés qui jouxtent le parc, et qu'un plan de développement est en cours d'élaboration. Ainsi les nouvelles constructions dans le village tout proche doivent-elles se fondre dans la forêt sans lui porter atteinte.

Plus grave: la situation économique de l'île est catastrophique depuis l'effondrement du cours du sucre. Les champs de canne sont à l'abandon et les chômeurs cultivent la marijuana jusque dans la réserve. Ils mettent l'écosystème en danger en ▶

► dégageant des clairières et protègent leurs plantations au moyen de pièges mortels. De lourdes peines (fortes amendes et jusqu'à 30 ans de prison) ont cependant contribué à l'amélioration de la situation.

Mais la délinquance ne s'arrête pas là: les fougères arborescentes, coupées à la tronçonneuse, sont volées par camions entiers, et des visiteurs mal intentionnés s'emparent, malgré les caméras de surveillance, de trésors archéologiques. Le parc a été inscrit sur la liste du Patrimoine mondial de l'UNESCO en 1987 et abrite des cavernes autrefois habitées, des vestiges de villages et de fragiles pétroglyphes. Une partie de ces sites a été récemment recouverte par une coulée de lave.

L'Observatoire national américain des volcans de Hawaii, fondé en 1912 et situé dans l'enceinte du parc, aux abords de la caldeira de Kilauea, joue un rôle capital dans sa gestion. Afin de prévenir tout danger, l'activité sismique du lieu, les déforma-



L. et V. Kraff © Hoo Qui, Paris

tions du sol, les émissions de gaz, les modifications du champ électrique, magnétique et gravitationnel, et les mouvements de la lave sont épiés en permanence. Celle-ci coule d'ailleurs actuellement en abondance dans une partie du parc interdite au public. La nuit, des traînées de feu strient le paysage, dévalant la montagne jusqu'à la mer, à la rencontre des vagues qui s'évaporent à leur contact en d'immenses panaches teintés de rouge.

Fontaines et coulées de lave fluide du Mauna Loa.

LA CREVETTE ET LE PROMOTEUR

En Californie, propriétaires fonciers, entrepreneurs de travaux publics et promoteurs voient rouge. En 1995, mille d'entre eux ont même manifesté pour qu'une minuscule crevette d'eau douce soit rayée de la liste des espèces protégées. En effet, un chercheur avait estimé en 1978 que 90% des mares qui constituent son habitat naturel avaient été asséchés; proposition démentie par une autre équipe selon laquelle leur population prolifère. Mais le classement, par l'Etat fédéral, du crustacé parmi les espèces en danger a fermé des millions d'hectares de terres au développement. Pour le gouverneur de l'Etat de Californie, c'est le développement économique de la région qui est en danger — pas la crevette. ■

initiatives

Les carottes et le D.D.T.

Visalia est une petite ville de Californie située à mi-chemin entre San Francisco et Los Angeles. Au sortir de son minuscule aéroport, on longe un champ fermé par un haut grillage orné, à intervalles, d'une affiche insolite: le dessin d'une carotte et deux phrases en langue hmong.

Tout a commencé en 1947, lorsqu'une société spécialisée dans l'épandage aérien de pesticides sur les riches plaines agricoles de la région s'est installée dans un coin de l'aéroport. C'était au temps de la grande vogue du D. D. T., l'insecticide le plus utilisé dans le monde de 1946 à 1972, et interdit aux Etats-Unis depuis 1973. Stocké dans des bidons à même le sol, le produit était transvasé dans les réservoirs des avions que l'on rinçait au retour de chaque mission. Les bidons vides étaient entreposés dans un bassin.



© France Bequette, Paris

En 1984, le ministère américain de la santé inspecte le terrain, abandonné entre-temps par la société, et y trouve du D. D. T. Heureusement peu soluble et peu volatil, l'insecticide n'a contaminé qu'une couche superficielle de 15 centimètres — soit environ 8 300 m³ — de terre. Il faut nettoyer. Mais aucune des solutions classiques ne semble avantageuse: retirer la terre et lui faire subir un traitement thermique coûterait 2 millions de dollars, quant à la mettre en décharge

dans une zone inhabitée, cela obligerait à la surveiller en permanence. Heureusement, l'ingénieur Dennis Keller a beaucoup mieux à proposer: planter des carottes.

Chaque récolte, qui coûte, il est vrai, 170 000 dollars (mais c'est encore bien moins que le traitement thermique), prélève 50% du D. D. T. présent dans le sol. En effet, la carotte, et plus particulièrement la grosse carotte française Scarlet de Nantes, est le seul légume capable de concentrer ce type de pesticide dans ses tissus, non seulement dans sa partie superficielle, comme on l'a pensé longtemps, mais jusqu'au cœur de sa racine. Il suffit ensuite de la faire sécher et de l'incinérer. Dennis Keller est d'autant plus sûr de lui que la méthode est déjà couramment employée en Australie.

Quant à la clôture et à ses affiches, posées en 1992, elles sont là pour empêcher les Hmongs (ou Miaos), réfugiés dans le pays après la guerre du Viet Nam, d'aller s'approvisionner en légumes gratuits. Le terrain, lui, devra attendre un certain temps avant de pouvoir être livré à l'appétit des promoteurs, la dose admissible de 1,4 mg de D. D. T. par kilo de terre n'étant pas encore atteinte. ■

LA CIGALE, LA FOURMI... ET LES AUTRES

Il y a 320 millions d'années, le chant des insectes montait déjà des fougères du carbonifère. Si les «voix» du grillon, de la cigale ou de la sauterelle semblent aujourd'hui familières à beaucoup, celles du termitte, de la fourmi ou du charançon le sont moins — et pour cause: d'une intensité très faible, de très haute ou basse fréquence (ultrasons et infrasons), les chants d'appel, de rivalité, de cour ou d'acceptation des insectes sont pour la plupart inaudibles à l'oreille humaine. Mais grâce à des moyens techniques ultra-perfectionnés, les chants de 50 espèces d'insectes appartenant à la faune de France sont maintenant livrés à notre ouïe dans un superbe enregistrement sur disque compact. Présenté comme un opéra, le disque s'accompagne d'un livret explicatif de 200 pages, où les secrets de chaque chanteur, photographié en couleur, sont révélés par André-Jacques Andrieu et Bernard Dumortier, de l'Institut national français de la recherche agronomique (INRA). ■

Entomophonia, André-Jacques Andrieu et Bernard Dumortier, INRA 1991.



«JEUNES REPORTERS POUR L'ENVIRONNEMENT»

La Fondation pour l'éducation à l'environnement en Europe (FEEE) a mis en place, en 1994, un réseau éducatif original: des équipes de lycéens, sélectionnés et initiés au journalisme, parcourent le monde pour faire mieux comprendre les enjeux de l'environnement. Leurs enquêtes ont porté, en 1996, sur l'énergie solaire, l'hydroélectricité, les échanges entre l'air et l'océan, et l'environnement polaire. En mission au Viet Nam, au Québec, en France et au Spitzberg, ils ont pu envoyer leurs reportages et communiquer par Internet avec leur «confrères» restés au lycée. Un florilège de leurs meilleurs articles, imprimé sous le titre de «Magazine», est disponible sur demande aux secrétariats nationaux de la FEEE. La Fondation publie également un bulletin d'information (en français ou en anglais) qui est une mine pour tous ceux qui se passionnent pour l'éducation à l'environnement et cherchent à entrer dans des réseaux. ■

FEEE, 6, avenue du Maine, 75015 Paris, France.
Tél.: (33/0) 1 45 49 40 50.
Télécopie: (33/0) 1 45 49 27 69.

UN EMBALLAGE PAS SI EMBALLANT QUE CELA!

Le polystyrène, un plastique expansé tiré du pétrole que l'on retrouve sur toutes les plages du monde, prend de plus en plus de place dans les ordures ménagères. Utilisé comme isolant dans la construction, il sert

surtout à faire des gobelets et des emballages alimentaires deux à trois fois moins chers qu'en carton. S'il est nettement plus avantageux à la fabrication que le carton, exigeant 36 fois moins d'électricité et deux fois moins d'eau de refroidissement, il se recycle plus difficilement que son concurrent: les traitements qu'il nécessite sont si nombreux que le polystyrène recyclé coûte 25% plus cher que le polystyrène neuf! ■

BONNES NOUVELLES POUR LE LAC BAÏKAL

D'une richesse biologique extraordinaire, le lac Baïkal renferme 2 600 espèces animales et végé-

tales, dont 1 500 sont endémiques, comme le phoque d'eau douce. Il est le plus vieux, le plus profond et sans doute le plus beau lac du monde. Mais il souffre depuis 30 ans de pollutions en provenance de l'usine de cellulose implantée à son extrémité sud, qui est la seule à déverser ses effluents directement dans le lac. Bien que la ville d'Irkoutsk soit prête à financer pour partie la fermeture de l'usine, il restera ensuite à trouver du travail aux 3 000 ouvriers qui font vivre une partie de la région. ■

LA BANQUE MONDIALE FINANCE L'ENVIRONNEMENT

Avec 10 milliards de dollars de prêts pour 137 projets dans 62 pays, la Banque mondiale est devenue la principale source de financement des projets environnementaux dans les pays en développement. Selon son Rapport annuel pour 1995, *Tenir compte de l'environnement*, la Banque est décidée à «tenir compte des dimensions sociales de la gestion de l'environnement, en s'assurant que les parties prenantes sont impliquées dans la conception et l'exécution des projets». Pour Ismail Serageldin, vice-président

responsable du département pour l'Environnement et le développement durable, il s'agit de «donner une orientation écologique à l'ensemble du portefeuille de la Banque». Une démarche qui sera particulièrement appréciée de tous ceux qui se battent contre la construction de barrages, par exemple. ■

DES GRAINES PURIFICATRICES

Le chercheur britannique Geoff Folkard a confirmé la propriété purificatrice, connue depuis longtemps dans certains pays africains, des graines de *Moringa oleifera*. Ecrasées, elles libèrent des protéines qui attirent comme des aimants bactéries, virus et autres micro-organismes en suspension dans l'eau. Les polluants s'agglutinent et il suffit alors de filtrer l'eau pour l'en débarrasser. Les vertus de *Moringa oleifera* ne s'arrêtent pas là: non seulement il n'a pas besoin d'un sol riche pour croître, mais ses feuilles et ses fleurs sont pleines de vitamines et d'autres substances nutritives, sans compter que ses graines peuvent aussi fournir de l'huile pour lampe ou pour faire du savon! ■



Jacques Panfouilly © Sigma, Paris



Michel Marc © Jacana, Paris

Églises baroques des Philippines

par Augusto Fabella Villalón



Le baroque a trouvé dans l'architecture religieuse des Philippines une forme d'expression originale.

L'église Saint-Augustin située à Paoay (province d'Ilocos Norte) et ses contreforts en volutes, un des plus remarquables exemples de ce qu'on a appelé le « baroque sismique ».

Au 16^e siècle, l'archipel des Philippines constituait la limite extrême-orientale de l'empire espagnol, alors à son apogée. De Madrid, il fallait compter plusieurs mois pour atteindre Manille, capitale de la colonie, en franchissant successivement l'Atlantique puis le Pacifique après avoir traversé le Mexique pour s'embarquer à Acapulco.

Du 16^e au 19^e siècle, nombreux furent les religieux espagnols qui entreprirent le périlleux voyage pour aller prêcher l'Évangile à ces lointains sujets du roi d'Espagne. Arrivés aux Philippines, ils découvraient une

société de paysans et de marins qui vivaient dans des huttes de bambou, de rotang et de palmes disséminées sur le littoral ou le long des rivières. Ces habitations, bâties sur pilotis pour échapper aux inondations saisonnières, ressemblaient à de grands paniers posés sur des pieux.

Parfaitement adaptées aux conditions climatiques, ces constructions traditionnelles n'étaient évidemment pas conçues pour durer éternellement. Elles étaient souvent anéanties par le feu ou emportées par les typhons qui survenaient chaque année. Grâce à leurs matériaux légers

et souples elles résistaient aux faibles secousses telluriques, mais s'écroulaient lors des violents tremblements de terre qui frappaient régulièrement la région. Il est vrai que l'abondance de ces matériaux naturels permettait de les reconstruire tout aussi rapidement.

Dans l'esprit des moines espagnols, habitués aux églises massives et bâties pour résister aux siècles, il était impossible d'adorer Dieu dans des édifices aussi fragiles. Ils introduisirent dans l'architecture philippine, pour évoquer la notion de permanence, l'usage de la pierre, une pratique jusqu'alors inconnue dans l'archipel.

La plupart des églises ainsi construites par des artisans philippins et chinois, sous la supervision des moines, peuvent être assimilées à de l'architecture traditionnelle authentique, plutôt qu'à des œuvres issues de la volonté d'un architecte ou d'un bâtisseur isolé. Il s'agit d'une entreprise collective, menée à bien grâce à la collaboration de nombreux artisans anonymes.

En effet, les moines qui dirigeaient les travaux étaient plus inspirés par leur foi que par des connaissances précises en architecture. La combinaison de leurs vagues souvenirs sur les églises de leur pays natal et de l'imagination d'artisans locaux ignorant les techniques de construction et les conventions for-





à arcades, complète l'ensemble. Comme à l'église Saint-Augustin de Paoay, les murs de l'édifice sont rythmés de lourds contreforts et le clocher en pagode est construit un peu à l'écart pour éviter qu'il ne s'abatte sur la nef en cas de séisme. Le charme de Sainte-Marie de l'Assomption tient beaucoup à sa position éminente: on dirait une citadelle médiévale veillant sur la ville située en contrebas.

L'église Saint-Augustin (vieille ville d'Intramuros, à Manille)

Construite en 1587 par les Augustins, c'est la plus ancienne église en pierre des Philippines et l'un des rares édifices religieux d'Intramuros, la vieille ville fortifiée bâtie par les Espagnols sur la baie de Manille. Maison mère de l'ordre pour les Philippines et l'Asie, l'église Renaissance, avec son monastère, son cloître et son jardin botanique, occupe en fait tout un pâté de maisons. Sa façade sévère donne sur une placette gardée par deux statues chinoises en pierre représentant des chiens. A Saint-Augustin, les puissants contreforts protégeant l'église des tremblements de terre se ▶

melles de l'art sacré occidental, allait donner naissance à un «baroque périphérique» spectaculaire et très original. A mesure que les églises se multipliaient, cette variante locale de l'architecture coloniale espagnole faisait de nombreux adeptes, donnant lieu à des créations originales qui constituent aujourd'hui le témoignage fascinant d'une intégration culturelle réussie — dans laquelle les apports plastiques de l'Occident et de l'Orient s'enrichissent mutuellement.

Quatre des plus remarquables exemples de cette architecture coloniale ont été inscrits en 1993 sur la liste du Patrimoine mondial de l'UNESCO.

L'église Saint-Augustin (Paoay, province d'Ilocos Norte)

Bâti en 1710 par l'ordre des Augustins, cet ensemble majestueux formé de l'église et d'un clocher séparé se dresse majestueusement à l'entrée d'une place monumentale. La façade triangulaire à pilastres, en pierre calcaire et presque nue à la base, s'orne de sculptures élégantes et légères à hauteur du fronton, sommé d'une rangée d'épis qui seandent la ligne de faîte. Il a fallu étayer les murs latéraux de contreforts assez puissants pour que l'édifice résiste aux tremblements de terre.

Malgré leur caractère massif, les contreforts dessinés en forme de volutes doubles donnent en fait à l'ensemble, par le jeu des courbes et des contrecourbes, une impression d'élégance et de légèreté tout à fait surprenante.

Le campanile construit un peu à l'écart du bâtiment renforce le sentiment de dépaysement par ses étages emboîtés qui rappellent la silhouette de certaines pagodes chinoises. Les entrées latérales sont décorées de motifs floraux dont la fluidité est encore accentuée par les mouvements des nuages. La grâce éthérée de la décoration atténuée ce que cette architecture pourrait avoir de raide, et certains détails qui évoquent le grand temple bouddhique de Borobudur, en Indonésie, donnent un accent oriental aux cérémonies catholiques célébrées dans l'église.

L'église Notre-Dame de l'Assomption (Santa María, province d'Ilocos Sur)

On accède à l'ensemble formé de l'église et du presbytère et bâti par les Augustins sur un promontoire qui domine la ville de Santa María, par un escalier de 85 marches de granit blanc importé de Chine. Contrairement à l'usage, ce n'est pas la façade mais le mur latéral, austère et percé de rares ouvertures, qui fait face à la ville. Le presbytère, relié à l'église par un pont

L'église Notre-Dame de l'Assomption à Santa María (province d'Ilocos Sur) et son campanile.

L'église Saint-Augustin (vieille ville d'Intramuros à Manille).





J. L. Alvarez © Incarto, Madrid

► trouvent à l'intérieur de l'édifice et délimitent sur les bas-côtés de la nef une série de chapelles latérales magnifiquement décorées. Seul ensemble resté intact malgré les séismes, les typhons, la révolution, les ravages de la Seconde Guerre mondiale, Saint-Augustin abrite aujourd'hui l'une des plus importantes collections d'art sacré et de livres rares du pays.

L'église Saint-Thomas de Villanueva (Miag-ao, province d'Iloilo)

Cette église, terminée en 1797, est l'un des exemples les plus lyriques de la réinterprétation locale du baroque espagnol. Bâtie sur un promontoire surplombant la mer, Saint-Thomas a servi à l'origine de forteresse pour défendre le village contre les attaques de pirates. Son plan général suit le schéma architectural habituel aux Philippines: un édifice à la toiture simple, aux formes solides, au plan rectangulaire. L'église, pourvue d'une façade à fronton, est flanquée de deux clochers asymétriques à base carrée, qui servirent de tours de guet aux époques troublées, et qui impriment un dynamisme puissant à la façade. Décorée de hauts-reliefs d'un modelé remarquable, celle-ci a pour

AUGUSTO FABELLA VILLALÓN, sociologue, architecte et historien d'art philippin.

L'église Saint-Augustin (vieille ville d'Intramuros à Manille), le plus prestigieux monument religieux de la capitale philippine, abrite une importante collection d'art sacré.

motif principal un saint Christophe vêtu en paysan philippin, qui, le Christ enfant sur les épaules, franchit une rivière bordée d'une luxuriante végétation tropicale. L'exubérance rythmique et plastique de la composition atteste la richesse et l'originalité de l'art philippin.

Ces églises, toujours ouvertes au culte, sont la plus belle preuve de cette heureuse union entre les influences orientales et occidentales, d'où est née l'identité, pluriculturelle et originale, des Philippines. ■



J. L. Alvarez © Incarto, Madrid

QUELQUES DATES

1521

Magellan prend possession des Philippines au nom du roi d'Espagne, mais il est tué dans l'île de Mactan. Son équipage parvient à regagner l'Europe en bouclant le premier tour du monde.

1571

Fondation de Manille. Construction de la ville fortifiée d'Intramuros.

1587-1606

Construction de l'église Saint-Augustin d'Intramuros. La façade sera largement remaniée en 1854 par l'architecte municipal de Manille, Don Luciano Oliver. La tour, endommagée par un tremblement de terre en 1863, n'a jamais été reconstruite.

1710

Achèvement de l'église Saint-Augustin à Paoay (province d'Ilocos Norte).

1765-1810

Construction de l'actuelle église de Notre-Dame de l'Assomption à Santa María (province d'Ilocos Sur).

1768-1797

Campagne de construction de Saint-Thomas de Villanueva à Miag-ao (province d'Iloilo).

1898

Fin de la domination espagnole.

1945

Indépendance des Philippines.

L'église monumentale de Saint-Thomas de Villanueva, située à Miag-ao (province d'Iloilo).

La voix secrète de Frederic Mompou

par Isabelle Leymarie

Connaissez-vous Mompou? Ce compositeur catalan, l'un des premiers de ce siècle, est aussi l'un des plus méconnus.

Figure emblématique de la musique catalane, Frederic Mompou i Dencausse est l'un des compositeurs espagnols les plus singuliers et les plus importants de son époque et non, comme on l'a parfois écrit, un miniaturiste un peu précieux ou un épigone de Debussy. Empreinte d'une poésie à la fois concise et visionnaire, d'accent souvent mélancolique, son œuvre, composée surtout de petites pièces pour le piano et la voix, mais écrite aussi pour la guitare, le cor, l'orgue et des orchestres de chambre, touche au plus profond, au plus secret de la sensibilité.

«Le mystère de Mompou, écrit le philosophe français Vladimir Jankélévitch, nous fuit dès qu'on essaye de l'étiqueter ou de le rattacher à des catégories réflexives. Mais on peut percevoir cette voix secrète et inimitable, qui est la voix même du silence: on entend cette voix avec l'oreille de l'âme quand «la solitude se fait musique».¹» Dans son testament musical, les quatre volumes de sa *Música callada* (Musique qui se tait, 1959-1967), pudique et dépouillée, inspirée par le grand mystique espagnol saint Jean de la Croix, il réussit à atteindre un maximum d'expression par un minimum de moyens. Cette musique est silencieuse, confie Mompou, parce que «son audition est intérieure. Son émotion est secrète et elle ne prend forme sonore que par ses résonances dans la froideur de notre solitude».

Contemporain d'un autre grand artiste catalan, Joan Miró, dont il partage l'enthousiasme et la fraîcheur d'inspiration, Mompou naît à Barcelone le 16 avril 1893, d'ascendance française par sa mère, catalane par son père. Il est charmé pendant son enfance — il en conservera la nostalgie toute sa vie — par les sonorités des cloches de la fonderie de son grand-père. Tout en commençant des études de piano au *Conservatori del Liceu* de Barcelone, il

assiste aux concerts des meilleurs pianistes du moment et donne lui-même un récital, à l'âge de quinze ans, au cours duquel il interprète Mozart, Schubert, Grieg et Mendelssohn.

Ses débuts de pianiste annoncent une brillante carrière. Mais la révélation de la musique de Fauré, en 1909, détermine sa vocation de compositeur. En 1911, armé de lettres d'introduction d'un de ses aînés, le musicien Enrique Granados, il s'installe à Paris et entre au Conservatoire, où il poursuit des études de piano et d'harmonie. Il élabore alors son propre système harmonique, aux accords imprévus, qui évoque l'impressionnisme par son atmosphère, mais obéit à une logique foncièrement originale. Il prend pour devise «recomençar», ce qui signifie retrouver l'esprit des «primitifs» dans la composition musicale. Aussi refuse-t-il la modulation, la barre de mesure, le contrepoint, et s'attache-t-il à l'«impondérable sonorité» (Vladimir Jankélévitch).

De 1913 à 1921, il compose certaines de ses œuvres pour piano les plus accomplies, comme *Pessebres* (Crèches), *Escenes d'infants* (Scènes d'enfants) et *Suburbis* (Faubourgs), cherchant à traduire, écrit le musicologue catalan Lluís Millet, «le son d'une ambiance, la légèreté vaporeuse d'un sentiment, l'incise d'un épisode pittoresque». H rencontre dans la capitale française, alors vibrante de création musicale, Maurice Ravel, Erik Satie, entre autres musiciens, et fréquente plusieurs de ses compatriotes, dont le sculpteur Apelles Fenosa, les peintres Miquel Renom et Celso Lagar.

En 1914, lorsque la Première Guerre mondiale éclate, Mompou revient à Barcelone et participe au mouvement de Renaissance catalane, le *Noucentisme*. Il retourne en 1921 dans la capitale française, où son œuvre ne tarde pas à être connue, et y demeurera, avec des visites sporadiques à sa ville natale, jusqu'à l'occupation nazie, vingt ans plus tard. Avant la fin des années 20, il écrit à Paris le premier cycle des *Cançons i danses* (Chansons et danses), les deux premiers *Préludes*, d'autres morceaux

de piano et des mélodies. Ami de Francis Poulenc et de Georges Auric, il refuse néanmoins de se joindre au groupe des Six², préférant conserver son autonomie.

Dans les années 30, il traverse une période moins active. En 1941, il regagne Barcelone, se lie avec les Compositeurs catalans indépendants tout en gardant des liens avec les musiciens français, fréquente plusieurs écrivains et éditeurs espagnols et mettra en musique les poèmes de son ami catalan Josep Janés i Olivé. Mais surtout il rencontre la jeune pianiste Carme Bravo, qu'il épousera quelques années plus tard. Il décide alors de faire prendre à sa musique un nouveau départ et connaît un regain de créativité sans précédent. Il écrit entre autres de nouvelles *Cançons i danses*, la suite des *Variations sur un thème de Chopin* et le *Cantar del alma* (Chant de l'âme) pour chœur et orchestre, œuvre inspirée à nouveau par saint Jean de la Croix, et achève en 1967 le dernier volume de sa *Música callada*, composé de sept courtes pièces dont aucune n'est plus vive que le *tempo moderato*. La pianiste Alicia de Larrocha, à qui il est dédié, en donne la première audition à Cadaques en 1972.

Mompou reste une figure isolée, rebelle aux conventions, toujours fidèle à son tempérament, à sa propre sensibilité. Libéré des contraintes de la mesure, de la tonalité et des formes établies, il se démarque aussi bien de Wagner et de Schönberg que de ses prédécesseurs espagnols: Albéniz, Granados (nés en Catalogne mais rattachés à d'autres courants) et Manuel de Falla, ainsi que de Debussy, pour s'inscrire plutôt dans la tradition millénaire de la musique méditerranéenne. Il emploie parfois des citations d'airs catalans, qu'il affectionne, comme dans ses *Cançons i danses*, ou des rengaines de faubourgs, comme dans *Suburbis*, bien qu'il récuse le nationalisme et le folklorisme. Sa fougue ibérique, en contraste avec des morceaux plus incantatoires et rêveurs, s'exprime notamment dans *Gitano*, la dernière de ses *Impressions intimes*, ou certaines de ses *Fêtes lointaines*. Avec *Cants màgics* et *Charmes*, il puise aux sources mystiques de l'univers.

Le musicien, qui meurt le 30 juin 1987, a écrit sa propre épitaphe:

«La mort bénit l'union
de l'âme avec le silence.
Dors et repose-toi, mon cœur,
L'éternité te donne une sérénade et tu es bercé par
Le plus grand amour.» ■

1. in Albéniz, *Séverac, Mompou et la présence lointaine* par Vladimir Jankélévitch, Seuil, 1983.

2. Groupe des Six: réunion de jeunes musiciens français, née en 1918 à Paris. En faisaient partie Milhaud, Honegger, Auric, Poulenc, Durey et Germaine Tailleferre. Ils prirent Erik Satie pour chef de file. (NDLR)

J Anniversaire Jean Piaget

psychologue suisse (1896-1980)

Un penseur hors du commun

par Richard Schumaker



Biologiste, psychologue et philosophe né à Neuchâtel (Suisse) le 9 août 1896, Jean Piaget a considérablement

approfondi notre connaissance de l'homme. Il n'est plus aujourd'hui un domaine des sciences humaines où l'influence de sa pensée, équilibrée, ouverte, novatrice, ne se fasse sentir. Ce rayonnement explique pourquoi le monde de l'éducation dans son ensemble, les revues spécialisées et des organisations internationales célèbrent avec tant d'éclat, en cette fin d'année, le centenaire de sa naissance.

L'enfant en action

Piaget est surtout connu pour ses travaux sur la psychologie de l'enfant, qui sont à la base de sa réflexion générale sur l'être humain. La place essentielle qu'il occupe dans ce domaine tient à l'originalité de ses méthodes autant qu'à l'ambition de ses objectifs. Il s'est efforcé de comprendre et d'analyser le point de vue de l'enfant en dehors des normes sociales et des idées pré-conçues élaborées par les adultes: il a voulu reconstruire le quotidien de l'enfant dans toute la confusion, l'agitation et l'angoisse qui le caractérisent. Ce changement radical d'approche a donné des résultats qui ont bouleversé nos convictions les plus solidement ancrées sur l'enfance.

Piaget a démontré dans une multitude d'articles et de livres que presque rien dans l'activité psychique de l'enfant n'est statique ou définitif; que même des notions aussi fondamentales que le temps, l'espace, la relation, la causalité sont le fruit de l'expérience acquise par l'enfant au cours des premières années



© Keystone, Paris

de sa vie; et qu'en outre tout ce qui constitue la personnalité de l'adulte (sa raison, sa morale, ses structures perceptives) trouve son fondement dans les gestes de la prime enfance. Pour Piaget, préhension et compréhension sont intimement liées: c'est en agissant sur le concret que l'on accède à l'abstrait. Les premiers gestes hésitants du jeune enfant amorcent et annoncent son développement futur.

L'enfance comme pierre de touche

Le psychologue suisse s'est aussi penché sur l'évolution ultérieure de l'enfant en mettant, là encore, l'accent sur la nature expérimentale de son univers. Tout en décrivant les stades — étroitement imbriqués — du parcours qui le mène de la naissance à la maturité, il a montré que celui-ci, au lieu de se faire en continu, est constamment interrompu par les conflits qui opposent l'enfant à son environnement. En cela, les stades de développement qu'il a mis au jour sont plus réalistes, moins tendancieux, que ceux de Freud, d'Erikson ou de Maslow.

Fort de cette vision des transformations permanentes qui sous-tendent les premières années de l'enfance, Piaget a pu élargir le champ de ses recherches et ouvrir du même coup à la pensée occidentale des horizons inexplorés en cherchant à identifier les traits caractéristiques de la vie. Processus et

RICHARD SCHUMAKER,
des Etats-Unis, est rédacteur en chef de
la revue *Focus*.

structures à l'œuvre chez l'enfant deviennent les indices révélateurs de la nature profonde de toute vie humaine ou animale.

Loin de considérer l'enfance comme un sujet d'étude indigne d'une recherche philosophique sérieuse, Piaget — grand lecteur d'œuvres philosophiques sa vie durant — affirme au contraire que seule une étude poussée de l'enfance permettrait d'échapper à l'emprise de nos préjugés et de nos habitudes, et nous ferait voir la vie telle qu'elle est réellement.

De Neuchâtel au monde entier

Passionné très tôt par les sciences naturelles, il a fait rapidement la preuve de ses aptitudes en publiant à l'âge de dix ans, dans un journal de Neuchâtel, un article sur un moineau albinos. En 1916, il avait déjà une vingtaine d'articles à son actif, lesquels étaient d'assez bonne tenue pour qu'il se voie offrir un poste de conservateur au Musée d'histoire naturelle de Genève. Piaget raconte dans un récit autobiographique¹ qu'il dut refuser cette situation prestigieuse parce qu'il était encore «à deux ans de la fin de ses études secondaires».

Agé d'un peu plus de vingt ans, il s'intéresse à la psychologie et travaille avec Théodore Simon, qui est à l'origine, avec Alfred Binet, de la première échelle de développement intellectuel. C'est à cette époque qu'il entre à l'hôpital psychiatrique dirigé par Eugen Bleuler, à Zurich, où il développe la méthode expérimentale dont il fera par la suite un usage si original dans ses propres recherches.

Reçu docteur en zoologie en 1918, il a occupé de nombreuses fonctions éminentes en Suisse et en France, sans jamais devenir un chercheur casanier, retransché derrière les limites étroites de son domaine. Il comprend, dès le début des années 20, que seuls une collaboration et un dialogue internationaux lui permettront d'atteindre les objectifs intellectuels qu'il s'est fixés. Associé durant une bonne partie de sa vie à l'Institut Jean-Jacques Rousseau (actuel Institut des sciences de l'éducation) à Genève, il convainc en 1956 la Fondation Rockefeller d'aider au financement de son Centre international d'épistémologie génétique de l'Université de Genève. Il a aussi été directeur du Bureau international d'éducation (BIE), directeur par intérim du Département de l'éducation de l'UNESCO, puis membre du Conseil exécutif de cette organisation.

La pensée de Jean Piaget peut être qualifiée de fondatrice à plus d'un titre. Il a fait fi des préjugés, des partis pris et du carcan des habitudes pour plonger aux sources mêmes de toute vie cognitive. Ce travail a permis de libérer les énergies nécessaires au développement et à la régénérescence de l'individu, autant que de la société dans son ensemble. L'œuvre de Piaget, qui couvre un vaste champ de connaissances tout en restant centrée sur les questions essentielles de la vie, est sans aucun doute l'un des plus précieux trésors du 20^e siècle. ■

1 Voir Cahiers Vilfredo Pareto, 1966, n° 10, Genève, Druz, NDA

C'était dans
LE COURRIER DE L'UNESCO
en novembre 1980

Les règles du jeu

par Jean Piaget



Les jeux des enfants constituent d'admirables institutions sociales. Le jeu de billes chez les garçons comporte, par exemple, un système très complexe de règles [qui] constituent une réalité sociale bien caractérisée, c'est-à-dire une réalité «indépendante des individus» et se transmettant de génération en génération à la manière d'un langage.

Nous nous sommes demandés simplement: 1°) Comment les individus s'adaptent peu à peu à ces règles, comment donc ils observent la règle en fonction de leur âge et de leur développement mental? 2°) Quelle conscience ils prennent de la règle, autrement dit quels types d'obligation résultent pour eux, toujours selon les âges, de l'emprise progressive de la règle?

Dans une première partie, il suffit de demander aux enfants comment on joue aux billes: «Apprends-moi les règles et je jouerai avec toi.» L'enfant dessine [son] carré, prend la moitié des billes, met sa «pose», et le jeu commence. Il convient d'avoir systématiquement à l'esprit tous les cas possibles et d'interroger l'enfant sur chacun. Pour ce faire, il faut se garder de suggérer quoi que ce soit: il suffit de faire l'ignorant et de commettre même des erreurs voulues pour que l'enfant précise chaque fois quelle est la règle. On joue naturellement avec le plus grand sérieux, jusqu'à la fin; on demande qui a gagné, et pourquoi, et l'on recommence au besoin une partie si tout n'est pas encore mis au clair.

Puis vient la seconde partie de l'interrogatoire, c'est-à-dire la partie relative à la conscience de la règle. On commence par demander à l'enfant s'il pourrait inventer une nouvelle règle. [Celle-ci] une fois formulée, on demande à l'enfant si elle pourrait donner naissance à un nouveau jeu: «Si tu jouais comme ça avec tes copains, est-ce que ça irait?» L'enfant l'admet ou le conteste. S'il l'admet, on demande d'emblée si cette nouvelle règle est une règle «juste», une «vraie règle», une règle «comme les autres», en cherchant à dégager les motifs invoqués.

À supposer maintenant que l'enfant conteste tout cela, on lui demande si la règle nouvelle, en se généralisant, pourrait devenir une vraie règle: «Quand tu seras grand, suppose que tu aies raconté ta nouvelle règle à beaucoup d'enfants: tous joueront peut-être comme ça et tout le monde aura oublié les anciennes règles. Alors laquelle sera la plus juste, ta règle à toi, que tout le monde saura, ou les anciennes que tout le monde aura oubliées?» L'essentiel est d'arriver à voir si l'on peut légitimement changer les règles et si une règle est juste parce que conforme à l'usage général, même nouveau, ou parce que douée d'une valeur intrinsèque et éternelle.

Ce point débrouillé, il est facile de poser ensuite les deux questions suivantes: 1°) A-t-on toujours joué comme ▶

HOMMAGES

L'UNESCO, à travers son Bureau d'éducation international (BIE), s'est étroitement associée aux nombreuses activités de la célébration du centenaire de Piaget (congrès, séminaires, publications et expositions). Un numéro de la revue *Perspectives* (vol. XXVI, n°1, mars 1996) a été consacré à l'étude de l'actualité de sa pensée en matière d'éducation. La 45^e session de la Conférence internationale de l'éducation, qui a eu lieu à Genève pendant la première semaine d'octobre 1996, s'est penchée sur le rôle des enseignants et a tenu une table ronde sur le thème «Formation des enseignants et conceptions piagétienne de la construction des connaissances: quelles relations pour quelle action?». Enfin, un colloque «Piaget après Piaget», organisé avec le soutien de l'UNESCO, aura lieu les 15 et 16 novembre 1996 à l'Université de Paris-Sorbonne. (Renseignements: Tél.: (33*/0**) 1-46-33-14-45. Télécopie: (33*/0**) 1-40-46-96-51.) ■

* De l'étranger uniquement. ** De France uniquement.

► aujourd'hui? 2°) Quelle est l'origine des règles: inventées par des enfants ou imposées par les parents et les grandes personnes en général?

L'important est de saisir l'orientation d'esprit de l'enfant. Croit-il à la valeur mystique des règles ou à leur valeur décisive, croit-il à une hétéronomie de droit divin ou est-il conscient de son autonomie? Telle est la seule question intéressante. L'enfant n'a naturellement pas de croyances toutes faites sur l'origine ou la pérennité des règles de son jeu: ses idées, inventées sur place, ne constituent que des indices de son attitude profonde.

Dans la pratique

Au point de vue de la pratique des règles, on peut distinguer quatre stades successifs.

Un premier stade, purement *moteur et individuel*, au cours duquel l'enfant manipule les billes en fonction de ses propres désirs et de ses habitudes motrices. Il s'établit à cette occasion des schèmes plus ou moins ritualisés, mais, le jeu restant individuel, on ne peut encore parler que de règles motrices et non de règles proprement collectives.

Un second stade peut être appelé *égocentrique*. Ce stade débute au moment où l'enfant reçoit de l'extérieur l'exemple des règles codifiées, c'est-à-dire, selon les cas, entre deux et cinq ans. Mais, tout en imitant ces exemples, l'enfant joue, soit tout seul sans se soucier de trouver des partenaires, soit avec d'autres, mais sans essayer de l'emporter sur eux ni par conséquent d'uniformiser les différentes manières de jouer. En d'autres termes, les enfants de ce stade, même lorsqu'ils jouent ensemble, jouent encore chacun pour soi (tout le monde peut gagner à la fois) et sans souci de codification des règles.

Un troisième stade apparaît vers sept ou huit ans, que nous appellerons stade de la *coopération* naissante: chaque joueur cherche dorénavant à l'emporter sur ses voisins, d'où apparition du souci de contrôle mutuel et d'unification des règles. Seulement, si les partenaires arrivent en gros à s'entendre durant une seule et même partie, il règne encore un flottement considérable en ce qui concerne les règles générales du jeu.

Enfin, vers onze-douze ans, apparaît un quatrième stade qui est celui de *codification des règles*. Non seulement les parties sont dorénavant réglées avec minutie dans le détail même de la procédure, mais le code des règles à suivre est maintenant connu de la société entière.

Naturellement, il ne faut prendre ces stades que pour ce

qu'ils sont. Il est commode, pour les besoins de l'exposition, de répartir les enfants en classes d'âge ou en stades, mais la réalité se présente sous les aspects d'un continu sans coupures. Bien plus, ce continu n'a rien de linéaire, et sa direction générale ne s'aperçoit qu'à condition de schématiser les choses et de négliger les oscillations qui compliquent indéfiniment le détail.

Dans la conscience

Passons maintenant à la conscience de la règle, [que] nous pouvons exprimer sous la forme de trois stades.

Durant le premier stade, la règle n'est pas encore coercitive ou bien parce qu'elle est purement motrice, ou bien (début du stade de l'égoïsme) parce qu'elle est subie en quelque sorte inconsciemment, à titre d'exemple intéressant et non de réalité obligatoire.

Durant le second stade (apogée du stade de l'égoïsme et première moitié du stade de la coopération), la règle est considérée comme sacrée et intangible, d'origine adulte et d'essence éternelle; toute modification proposée apparaît à l'enfant comme une transgression.

Durant le troisième stade, enfin, la règle est considérée comme une loi due au consentement mutuel, qu'il est obligatoire de respecter si l'on veut être loyal, mais qu'il est permis de transformer à volonté à condition de rallier l'opinion générale.

Bien entendu, la corrélation indiquée entre les trois stades de développement de la conscience de la règle et les quatre stades relatifs à la pratique effective des règles n'est qu'une corrélation statistique, c'est-à-dire grossière. Mais, dans les grandes lignes, il nous semble assuré qu'il y a relation. La règle collective est d'abord quelque chose d'extérieur à l'individu et par conséquent de sacré, puis elle s'intériorise peu à peu et apparaît dans cette mesure même comme le libre produit du consentement mutuel et de la conscience autonome. Or, en ce qui concerne la pratique, il est naturel qu'au respect mystique des lois correspondent une connaissance et une application encore rudimentaires de leur contenu, tandis qu'au respect rationnel et motivé correspond une observation effective et détaillée de chaque règle.

Il y aurait ainsi deux types de respect de la règle, correspondant à deux types de comportement social. Un tel résultat demande à être serré de près, car, s'il s'avère effectif, il scierait d'une grande importance pour l'analyse de la morale enfantine. ■

(Extraits tirés de «Les règles du jeu», une étude de Jean Piaget (en collaboration avec Mme V.-J. Piaget et MM. Lambercier et L. Martinez) qui constitue le premier chapitre de son livre *Le jugement moral chez l'enfant*, éd. Alcan (Presses Universitaires de France), 1932. Texte copyright © Presses Universitaires de France. Reproduction interdite.)

Le Salon du livre de jeunesse en Seine-Saint-Denis

Le *Courrier de l'UNESCO* sera présent au Salon du livre de jeunesse en Seine-Saint-Denis qui se tient à Montreuil (27 novembre-1^{er} décembre 1996; professionnels: 2 décembre). Ce Salon offre un panorama de la littérature destinée aux jeunes et récompense les meilleures œuvres parues dans l'année. Un colloque international (25 et 26 novembre), des débats, des expositions, tourneront autour du thème de la création du monde. Savoir ce que les autres cultures ont à dire des origines de l'homme et de l'univers, favoriser le dialogue entre l'imaginaire, la création artistique et la recherche scientifique, envisager les problèmes éthiques que pose toute cosmogonie, tels sont les principaux objectifs de ces rencontres.

Pour plus ample information:

Centre de promotion du livre de jeunesse Seine-Saint-Denis
3, rue François-Debergue, 93100 Montreuil
Téléphone: 01 48 57 57 78. Télécopie: 01 48 57 04 62

NOTRE PROCHAIN NUMÉRO AURA POUR THÈME :

L'ART ÉPHÉMÈRE



PATRIMOINE:

LE PARC NATIONAL DE TAÏ (CÔTE D'IVOIRE)



ENVIRONNEMENT:

LE LAC FERTÖ (HONGRIE)

entre nous c'est
toute une histoire...

SALON DU LIVRE DE JEUNESSE

EN SEINE-SAINT-DENIS

27 NOVEMBRE - 2 DÉCEMBRE

MONTREUIL



MAIRIE DE MONTREUIL

Seine Saint-Denis
Conseil Général

50



Cinquantenaire de l'UNESCO

Campagne en faveur des plans de rénovation et de réaménagement du Siège de l'Organisation

«On ne peut être moderniste sans d'abord comprendre le patrimoine, ni être traditionaliste sans comprendre que tout patrimoine a été moderne en son temps.» **Renzo Piano**

L'UNESCO, qui compte aujourd'hui 185 Etats membres, est la seule organisation du système des Nations Unies à avoir son siège en France.

Inauguré en 1958, ce lieu de rencontre des cultures du monde porte l'empreinte des plus grands architectes de l'époque: Marcel Breuer, Pier Luigi Nervi, Bernard Zehrffuss.

L'étoile à trois branches sur pilotis du bâtiment principal est une synthèse du courant fonctionnaliste qui a traversé l'art et l'architecture du 20^e siècle et a tiré du béton armé des effets exceptionnels.

Aujourd'hui, les matériaux utilisés accusent les ravages du temps. Le béton s'effrite et les panneaux vitrés ne correspondent plus aux normes en matière d'économie d'énergie. De plus, l'aménagement et l'équipement des salles les plus importantes ne répondent plus aux besoins accrus de l'Organisation résultant de l'augmentation du nombre d'Etats membres.

L'Organisation et ses Etats membres ont donc adopté un plan de rénovation et de réaménagement conçu par l'architecte italien Renzo Piano, qui se fonde sur le respect de l'esprit initial de l'édifice. Ses mots clés sont fonctionnalité, ouverture, respect des matériaux bruts.

Seront d'abord réhabilités le rez-de-chaussée et les jardins, puis les espaces publics du premier sous-sol et du dernier étage. La mise en œuvre sera confiée à l'architecte français Jean-François Schmit.

Les fresques de Joan Miró et de Llorens Artigas seront de nouveau exposées à l'air libre. Le public pourra aussi admirer les nombreuses autres œuvres artistiques, remises en valeur, qui jalonnent l'UNESCO: le jardin japonais d'Isamu Noguchi, les sculptures de Henry Moore, de Robert Jacobsen et d'Alberto Giacometti, le mobile emblématique d'Alexander Calder, les sculptures colonnes de Takis, le récent espace de méditation conçu par Tadao Ando ou le monument paysager du square de la Tolérance, signé par Dani Karavan.

Un appel à la communauté internationale, aux organisations publiques et privées, ainsi qu'aux particuliers, a été lancé en janvier 1996 sur l'initiative du Comité du Siège, composé de 25 Etats membres. ■

Pour tout renseignement, vous pouvez joindre:

M. J.-C. Bendana-Pinel

Organisation des Nations Unies pour l'éducation, la science et la culture, Division des services généraux
7, place de Fontenoy, 75352 Paris 07 SP, France

Téléphone: (33*/0**) 1 45 68 05 35. Télécopie: (33*/0**) 1 47 83 88 76.

Vos contributions en espèces peuvent être versées sur les comptes bancaires indiqués ci-après, en précisant les références exactes du compte spécial et le plan (rénovation ou réaménagement) auquel vous souhaitez contribuer:

Plan de rénovation

(En dollars des Etats-Unis)

UNESCO ref. Renovation Plan — 50th Anniversary
Account n° 949-1-19-1558
Chase Manhattan Bank
International Money Transfer Division
1 New York Plaza, 5th floor
New York, NY 10015, Etats-Unis d'Amérique

(En francs français)

UNESCO réf. Plan de rénovation — 50^e anniversaire
Compte n° 30003-03301-00037291180-53
Société Générale, Agence Saint-Dominique
106, rue Saint-Dominique, 75007 Paris, France

Plan de réaménagement

(En dollars des Etats-Unis)

UNESCO ref. Rehabilitation Plan
Account n° 949-1-19-1558
Chase Manhattan Bank
International Money Transfer Division
1 New York Plaza, 5th floor
New York, NY 10015, Etats-Unis d'Amérique

(En francs français)

UNESCO réf. Plan de réhabilitation
Compte n° 30003-03301-00037291180-53
Société Générale, Agence Saint-Dominique
106, rue Saint-Dominique, 75007 Paris, France